



UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINE

DEPARTEMENT : PHILOSOPHIE

MEMOIRE DE MAITRISE

SUJET

**SPINOZISME: PHILOSOPHIE DE LA
PRISE DE CONSCIENCE**

Présenté par:
MARIAMA KONE

Sous la Direction du:
Professeur SEMOU PATHE GUEYE

ANNEE ACADEMIQUE 2005– 2006

PLAN

THEME : SPINOZISME : PHILOSOPHIE DE LA PRISE DE CONSCIENCE

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : LA DICHOTOMIE SPINOZISTE

CHAPITRE I : « La philosophie de la conscience ».

CHAPITRE II : Le procès de la conscience.

CHAPITRE III : Le rationalisme révolutionnaire.

DEUXIEME PARTIE : LA CHASSE AUX FANTÔMES DE LA VIE

CHAPITRE I : La morale ou le mépris de la nature humaine.

CHAPITRE II : Les délires de frayeurs et d'angoisse.

CHAPITRE III : Esclavage ou patriotisme.

TROISIEME PARTIE : PRISE DE CONSCIENCE, REVOLUTION ET LIBERATION.

CHAPITRE I : Philosophie optimisme et purificatrice.

CHAPITRE II : Désaliénation et libération par le salut, l'éthique et la démocratie.

CHAPITRE III : La portée du spinozisme.

CONCLUSION.

DEDICACES

Je dédie ce modeste travail qui représente pour moi la réalisation la plus parfaite que j'ai eu la chance de réussir :

- A mon papa chéri

- A ma maman chéri

- A mes sœurs et amies Ndèye Khady et Ndèye Fatou KONE

- A mes frères Mamadou, Papa, Laye, Pape Samba, Idy KONE

- A mon ami, frère et confident Abdou Kogne SALL

- A ma grand-mère Ndèye Awa BARRY.

REMERCIEMENTS

- Mes plus vifs et sincères remerciements vont tout droit à mon directeur de mémoire le professeur Sémou Pathé GUEYE. Je vous témoigne toute ma gratitude envers votre bonne volonté, votre compréhension et votre sympathie. Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir donné l'opportunité de réaliser ce travail.
- Je remercie ma famille de Mermoz, particulièrement à ma grand-mère Ndèye Awa Barry et à son mari Boubacar SECK pour leur soutien considérable. Je profite de ce moment pour leur signifier toute ma reconnaissance.
- Un grand merci à mon père qui a toujours cru en moi et qui m'a toujours encouragé à aller de l'avant.
- Un grand merci à ma mère pour son dévouement constant à notre égard. Merci Maman de m'avoir fait confiance et de m'accorder par-dessus toute une seconde chance.
- J'adresse mes sincères remerciements à mon cousin chéri Abdoulaye Sall qui a travaillé nuit et jour pour la réalisation de ce travail ; mille fois merci.
- Je remercie également mes amis de tous les jours Pape Mbaye Sène, Abdoulaye Sow, Amadou Ba, Amath Gueye et Mr Omar Youm sans ceux du Lycée de Diofior.
- Je voudrais associer ces remerciements tous les professeurs et étudiants du département de philosophie. Sans oublier les personnes qui de près ou de loin

m'ont soutenu dans mes études, particulièrement à Mr Dia de Bargny, à Mr Tall et à Oustaz Kane.

INTRODUCTION

Trop souvent, on réduit le spinozisme au monisme ontologique ; mais, il reste à comprendre que pour Spinoza, son ontologie n'est pas une fin en soi. Elle constitue selon Jean Lacroix la toile de fond de sa doctrine qui se résume par l'articulation de trois problèmes : philosophique, religieux et politique. Pour plus de détails, disons plutôt que « le spinozisme est une philosophie du salut de l'homme, de la connaissance de Dieu par la réflexion philosophique¹ ». Ce qui nous pousse à dire qu'il est une éthique, c'est-à-dire une doctrine qui décrit les conditions existentielles de la vie. C'est donc bien dans cette perspective éthique qu'il faut situer la doctrine de Spinoza afin de comprendre que le système de la Nature est subordonné à ce projet existentiel d'une liberté.

Dès lors, nous pouvons dire que cette philosophie ne relève pas d'une pure spéculation, mais qu'elle est une sagesse dont son acquisition est l'objet d'un itinéraire. Cet itinéraire tracé dès le début de La réforme de l'entendement dans laquelle « le juif athée » affirme que sa philosophie est une « Route longue et ardue qui, débutant par une conversion de l'esprit [...], nous mène de l'esclavage des passions, de l'imagination, à la liberté, et de l'intellection² ».

En effet, nous pouvons dire avec Spinoza que l'origine de l'entreprise philosophique est l'insatisfaction quotidienne et existentielle, et la recherche d'un « vrai bien », c'est-à-dire la béatitude suprême. Mais, cette recherche et cette acquisition supposent une « réforme de l'entendement », c'est-à-dire une transformation radicale des bases de la connaissance.

¹ Robert MISRAHI, Spinoza et le problème du salut Ed Presses Universitaire de la France, Paris. 1910, p20.

² Spinoza, traité de la réforme de l'entendement trad. A. Koyré Ed. J. Vrin. Paris 1969. p5

Ainsi, cette vision nous mène tout droit à la rationalité spinoziste qui, par sa formulation jusqu'ici inédite, engendre une révolution dans l'histoire de la philosophie. Reprenant l'ontologie de ce dernier, inséparable de sa rationalité, nous voyons que cette dernière relève de la prééminence de la substance. Pour dire, en termes plus simples que cette nouvelle rationalité opère pour la première fois le décentrement de l'homme du point de vue de la connaissance.

En montrant que cette connaissance relevant de la conscience est fautive et illusoire, « l'athée vertueux » évacue du même coup, toute conception philosophique qui croit à l'autonomie de la conscience, notamment celle de Descartes pour qui, la conscience est la source originelle de toutes les certitudes, mais également celle de Platon qui assigne à la conscience une valeur de divinité, et autres de la sorte.

En résumé, nous pouvons dire que pour ces philosophes de la conscience, la raison, non seulement est transparente à elle-même, mais qu'elle doit être, aussi le déploiement et la mesure de toute connaissance.

C'est une telle vision que Spinoza, pour la première fois, rejette sous l'angle de la philosophie, non de la conscience, mais de la prise de conscience.

Jean Lacroix, dans son ouvrage intitulé Spinoza et le problème du salut, précise : « Comme le marxisme aussi, le spinozisme n'est pas une philosophie de la conscience, mais de la prise de conscience et la prise de la conscience consiste précisément dans l'effort pour libérer la conscience¹ ».

Il nous reste alors, à définir les raisons pour lesquelles Spinoza s'évertue t-il à libérer la conscience. On peut comprendre ceci par le fait que pour « le juif de la Haye », la conscience elle-même est productrice d'illusion. Et dans le livre III de l'Éthique il

¹ J. Lacroix, Ibid, p.12

stigmatise la conscience comme source d'illusion. Pour lui, bien entendu, la conscience nous livre une connaissance incomplète et inadéquate qui nous enferme dans l'ignorance. De sortes, au lieu d'être connaissance vraie, la conscience est plutôt productrice d'illusion et d'illusion de la liberté. A ce niveau, nous pouvons rejoindre la pensée de Jean Lacroix pour qui, à partir de Spinoza, la philosophie n'est plus tant la dénonciation de l'erreur mais de l'illusion. Par conséquent sa doctrine de la connaissance est plus subtile qu'une simple opposition de l'erreur et de la vérité, puis qu'elle se présente en réalité selon Robert Misrahi « Comme l'itinéraire qui, en menant de l'erreur imaginaire à la vérité rationnelle, conduira aussi l'esprit de la servitude à la possibilité de la liberté¹ ».

Nous pouvons remarquer nettement que cette philosophie de la prise de conscience ne se limite pas seulement sur le domaine cognitif, car, bien entendu, la rationalité spinoziste, nous l'avons dit dès le début, est au service exclusif d'une éthique de la vie. C'est ainsi que Spinoza généralise cette démarche en allant d'une façon plus profonde, d'un point de vue épistémologique et plus vivante, d'un point de vue éthique et existentiel, de définir l'itinéraire qui permet de passer de l'erreur qui enchaîne à la vérité qui libère².

Cette prise de conscience fautive sera l'occasion pour faire le procès de la conscience en dénonçant les délires anthropomorphiques et superstitieux sur le plan théologique, les délires passionnels dans le domaine de la psychologie et enfin les délires de frayeur et d'angoisse sur le plan moral et politique.

C'est dans cette perspective qu'il faudrait comprendre la philosophie de la prise de conscience qui débutant par une dénonciation de la conscience imaginaire avec toutes ses

¹ R. Misrahi, Spinoza et le spinozisme, Armand Collin, Paris. 1998, p. 32

² R. Misrahi, Encyclopédia Universalis dictionnaire des philosophes, Ed. PUF. Paris. 2002, p.1458

implications, en passant par une conversion de l'esprit, aboutit à la désaliénation de l'homme du joug de la servitude.

Pour comprendre cette tâche du spinozisme, il est incontournable de se référer à la situation existentielle et politique de Spinoza qui nous éclaire sur ses intentions. En effet, selon Robert Misrahi « la doctrine n'est pas un jeu scolastique de mathématicien, mais (elle) est l'effort pour apporter des réponses au problème que pose l'aliénation religieuse qui est le lot des chrétiens et des juifs dans l'Europe du XVIIème siècle et notamment dans la Hollande Orangiste¹ ».

En résumé, nous serons en mesure de dire, à partir de ce qui précède que c'est la prise de conscience de l'aliénation et de la servitude dans lesquelles l'homme se trouvait attaché, qui oriente la doctrine de Spinoza : philosophie de la liberté et de la béatitude. Ou, disons plutôt que c'est un désir de liberté qui commande toute la plume du « Juif de la Haye ».

En outre, le choix porté sur ce thème du Spinozisme nous permettra, à la fois, de montrer l'actualité du spinozisme et son action effective, c'est-à-dire, son influence sur la postérité philosophique.

Quelle sera la situation la plus dérisoire entre les deux ? Pour dire qu'il s'agit du XVIIIème siècle qui se manifeste par une haine féroce et une lutte acharnée contre l'auteur du Tractatus ou du XVIIème siècle qui atteste la fécondité de ce système qui est une source d'inspiration pour les pensées qui se réclament de la modernité. On notera que « le juif de la Haye » ne bénéficiera que d'une « auréole sinistre » car son influence ne sera pas reconnue par les systèmes modernes.

¹ R. Misrahi Encyclopédia Universalis dictionnaire des philosophes, Ibid. p.1475

C'est, cette ambiguïté au sein du spinozisme que nous proposons de dissiper en montrant naturellement que la doctrine de Spinoza étant en première ligne une philosophie de la prise de conscience ne manque pas moins d'éclairer, et d'orienter la postérité philosophique par son aspect révolutionnaire, contestataire et subversif.

Partant de l'intérêt scientifique de ce thème, nous allons montrer l'originalité du spinozisme et ce qui le différencie des philosophies de la conscience. De là à montrer qu'il constitue une révolution dans l'histoire de la philosophie. Et qu'à partir de Spinoza, de nouveaux penseurs vont naître, et que la philosophie aura pour tâche ultime la libération de l'homme.

Pour mettre en relief l'idée de prise de conscience dans le spinozisme, nous développerons l'aspect négateur et contestataire de cette doctrine. Ce qui nous mène tout droit à la tradition critique et aux « philosophies du soupçon ». Mais nous ne manquerons pas de montrer que la critique n'a qu'une valeur transitoire dans le système spinoziste, et qu'elle travaille à l'épuration de la conscience fautive qui prépare la venue de la liberté. Ou, disons plutôt que l'aspect négateur de cette doctrine constitue une phase ou le revers d'une philosophie affirmative qui se repose sur le désir de la liberté.

PREMIERE PARTIE :

LA DICHOTOMIE SPINOZISTE

CHAPITRE I : « LA PHILOSOPHIE DE LA CONSCIENCE »

Par « philosophie de la conscience » ; il faut comprendre la démarche des systèmes philosophiques qui posent d'emblée la primauté de la conscience en matière de connaissance. C'est du reste la signification que Jean Lacroix donne à « la philosophie de la conscience » dans son ouvrage intitulé : Spinoza et le problème du salut.

Avant de poursuivre, il serait préférable de définir ce concept de conscience qui n'est pas sans relever quelques ambiguïtés. Pour le dictionnaire du Larousse la conscience « est une faculté capable de connaître et de juger »

En revenant à notre idée du départ, nous voyons nettement que la définition du Larousse nous conduit tout droit à la conception cartésienne de la conscience. En effet, partant des différentes appellations de ce terme ; c'est-à-dire : bon sens, raison, puissance de bien juger, lumière naturelles... Descartes définit la conscience comme « la puissance de bien juger¹, et de distinguer le vrai d'avec le faux² ».

A l'issue de ces deux tentatives de définition, nous pouvons retrouver deux dimensions fondamentales de la conscience ou raison : elle est une faculté intellectuelle, une norme de la vérité ; mais encore qu'elle est déterminante sur le plan moral par sa crédibilité en matière de jugement. C'est ce qui distingue la conscience psychologique de la conscience morale : elles sont les deux aspects complémentaires de la raison³ elle-même.

¹ Juger = distinguer le bien du mal

² Descartes Discours de la Méthode, 1^{er} partie, Ed Librairie générale française Coll. Le livre de poche, 1973 pp.89,

³ Par raison il faut comprendre la conscience seulement. La Pléiade

Par conscience Psychologique, il faut entendre la connaissance qu'un être qui pense a de son activité mentale, de ses actes dans le monde et de lui-même. Et la conscience morale est un juge infallible qui oblige ou interdit l'action.

Tout ceci explique et justifie l'attachement des philosophies de la conscience à la raison elle-même. Comme nous l'avons montré plus haut, ces philosophies s'expriment par une foi inébranlable à la conscience. Parlant de ces systèmes de pensée, on peut reconnaître entre autres le platonisme, la doctrine de Leibniz, celle de Malebranche et le cartésianisme. En effet, les philosophies de la conscience qu'il s'agit du platonisme ou du cartésianisme mettent la raison au devant de la scène philosophique, et revendiquent aussi bien, l'autonomie, la prééminence de la conscience sur le plan intellectuel, psychologique et éthique.

Sur le plan de la connaissance, nous voyons clairement que la doctrine cartésienne accordait le primat à la raison ou esprit¹. Le projet de Descartes qui est de parvenir à la vérité ; à une vérité du moins, dont la certitude soit indubitable, le conduit à donner une position centrale et fondatrice à la conscience. Descartes pour parvenir à une certitude fondamentale décide de se débarrasser « une bonne fois » de toutes les connaissances douteuses. C'est ainsi dit-il : « qu'il fallait que [...] je rejetasse, comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable »²

Le cogito ou conscience de soi étant le terme du doute, Descartes le considère comme sa première certitude : une connaissance si évidente qu'il n'est pas possible de la

¹ Comme la raison, esprit est un autre synonyme de la connaissance.

² Descartes Discours de la méthode Ibid p. 127

remettre en doute. A la fois fondement et productrice de toute connaissance, la conscience est également le critère et la mesure de toute vérité.

En fait, son autonomie et son caractère absolu sont garantis par le fait qu'elle n'a ni besoin d'un support matériel c'est-à-dire le corps, ni les impressions du monde extérieur pour saisir la vérité du «cogito ». Et considérant les sciences particulières, Descartes arrive à la conclusion que la conscience signe l'acte fondateur et unificateur des différents systèmes scientifiques. Pour dire que les sciences diverses et variées dans leur manifestation sont uniques dans leur origine car toute science est une production de la conscience. Cette vision rejoint une certaine idée qui affirme : « quelque soit le progrès de la cybernétique la machine ne remplacera jamais l'initiative humaine¹ ».

C'est ce qui justifie en gros l'importance accordée à la raison dans le cartésianisme car selon Descartes, c'est seulement avec la raison éclairée par une méthode que «l'homme peut être comme maître et possesseur de la nature »² ; Raison pour laquelle l'auteur du Discours de la Méthode inaugure la méthode de la méditation personnelle ; c'est-à-dire le fait de saisir la voix intérieure de la conscience.

Partant de cela, on peut remarquer une certaine parenté entre le platonisme et le cartésianisme. Pour dire, plus exactement que Platon, bien avant Descartes avait assigné à la raison ou âme une place privilégiée et un rôle central. Il ira jusqu'à accorder à l'âme une origine divine et transcendante au corps. Il n'y a rien qui peut mieux illustrer cette idée que l'inscription delphique : « connais toi, toi-même³ ». Plus précisément se connaître soi-même, c'est être conscient que l'homme c'est son âme et que l'âme ou conscience par l'intellection ou la pensée est reliée au divin qui constitue son miroir le plus éclatant. Alors

¹ Dictionnaire populaire

² Descartes Discours de la Méthode, Ibid, p. 163

³ Platon, Charmide (164d- 167a) Trad. C. Chrétien, Ed Hatier 1987, p. 59-63

nous sommes autorisés à dire avec le maître de l'Académie que seule la saisie intuitive de l'âme est une porte ouverte à la fois à la connaissance de l'homme, du monde dans lequel il vit et de Dieu lui-même. Et Platon, partant de sa théorie de la connaissance, avance la réminiscence c'est-à-dire une propriété naturelle de l'âme qui lui permet d'accéder aux réalités intelligibles. Et lorsque, nous croyons apprendre, c'est seulement que notre âme se souvient de ce qu'elle avait contemplé dans sa vie antérieure.

En résumé, nous sommes en mesure de dire que sur le plan intellectuel, la conscience est un facteur déterminant et incontournable pour accéder à la vérité. Raison pour laquelle, on peut remarquer chez les philosophes de la conscience la présence de l'idéalisme et de l'intellectualisme intégral.

Partant, de leur dualisme ontologique et du primat qu'ils accordent à la raison sur le corps, ces philosophes ont en quelque sorte une vision péjorative du monde sensible conçu comme le lieu de prédilection de l'erreur et de l'illusion. Fidèle à cette idée ; Platon fait la distinction entre le monde des essences idéelles et de la vérité, et le monde sensible c'est-à-dire des apparences et de l'erreur.

Evidemment, il est juste de dire qu'aussi bien le doute cartésien que « l'agonos¹ » socratique ne porte que sur le monde phénoménal et sur les sens. Ce qui débouche sur une dualité ontologique et anthropologique qui précise la prééminence de l'esprit sur le corps. En réponse à cette idée, l'auteur du Discours de la Méthode nous dira que « les sens sont trompeurs ». Et par l'allégorie de la caverne dans la RépubliqueVII, Platon précise bien cette idée de la parenté entre l'illusion et la sensibilité.

Donc, pour ces deux philosophes et autres de la sorte, la conscience non seulement qu'elle est le fondement et la productrice de toute connaissance, mais encore elle est la

¹ Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

seule capable de surmonter l'erreur et l'illusion. Dans *le mythe de la caverne*, seul le philosophe qui a déjà contemplé les réalités intelligibles par le biais de la conscience est en mesure de libérer les prisonniers. Descartes le suivant sur cette lancée avance *par la métaphore de la cire* dans *la Méditation seconde* que l'inspection de l'esprit est l'unique opération qui peut nous permettre de donner une définition absolue du morceau de cire¹ en dehors de l'appréhension des sens.

Tout ceci, pour expliquer qu'il n'y a jamais été question pour « la philosophie de la conscience » de mettre en doute le pouvoir de la raison (conscience). En effet, nous pouvons dire que cette primauté accordée à la conscience sur le plan cognitif aura des conséquences sur le plan éthique. Par ailleurs, nous avons annoncé plus haut la crédibilité de la conscience en matière de jugement moral.

Sur le plan éthique également, « la philosophie de la conscience » a montré la transparence de la raison sur le plan de la moralité. Descartes un des adeptes de cette philosophie nous dira que la raison est capable de juger le bien et le mal. Et pour Platon la sagesse morale consiste à la connaissance de soi.

En outre, fidèles à la conception dualiste de l'homme, Platon et Descartes accordent le primat de la conscience sur le corps. Alors, la rectitude morale consiste à une lutte acharnée contre les passions du corps. Là où Descartes propose de canaliser la volonté dans les bornes de l'entendement, Platon ira jusqu'à dire que philosopher « c'est apprendre à mourir ». Pour dire en d'autres termes que le principe moral de sa doctrine peut se ramener à une tentative de libérer l'âme du corps qui constitue un tombeau.

¹ R. Descartes, *Méditations métaphysiques* (1941), IIe Méditation, Ed. Gallimard, p. 279-281

Nous pouvons dire en conclusion, qu'aussi bien sur le plan cognitif, philosophique que moral, la conscience joue un rôle décisif par sa transparence, son autonomie et sa crédibilité dans «la philosophie de la conscience».

Cette conception de la conscience a donné naissance à l'idéalisme et au rationalisme intégral. Pour les rationalistes entre autres Descartes, Platon, Leibniz, l'erreur ne peut provenir que des sens. C'est pour cette raison que la conscience doit constituer le principe fondateur de toute activité de connaissance.

L'idéalisme n'étant que la conséquence logique du rationalisme prône la primauté de l'idée sur la réalité. Les idéalistes nient la réalité sensible au profit de la contemplation des idées. Socrate même incite les hommes au renoncement de la vie qui représente pour lui la maladie pour pouvoir accéder à la santé absolue c'est-à-dire la mort. Donc, le rationalisme et l'idéalisme sont les deux aspects de « la philosophie de la conscience ».

Par ailleurs, pour le « juif d'Amsterdam », « la philosophie de la conscience entretient l'histoire d'une longue erreur, car pour lui la conscience elle-même est productrice d'illusion.

CHAPITRE II : LE PROCES DE LA CONSCIENCE

Jean Lacroix nous dira à propos du spinozisme : « Pas plus que la philosophie de Comte, celle de Spinoza n'est pas une philosophie de la conscience. Car le spinozisme consiste en un changement de modèle de la connaissance, et ce modèle a été jusqu'ici celui de la conscience. Or selon Spinoza, la conscience est d'abord illusion sur le mode de transparence qu'elle s'attribue dans la philosophie de la conscience¹ ».

En effet, dans le livre III de l'Ethique, « le juif de la Hayes » stigmatise la conscience comme source d'illusion. En vérité, l'homme est conscient de ses désirs et représentations. Mais, la conscience n'est qu'une connaissance incomplète et inadéquate qui nous laisse dans l'ignorance et l'erreur. De sortes, au lieu d'être connaissance vraie, elle est plutôt productrice d'illusion.

On peut dire de ce qui précède que selon Spinoza, la connaissance par la conscience est fautive et mutulée car elle relève selon la terminologie spinoziste du *premier genre de la connaissance*. Et par conséquent, elle n'est pas distincte de l'erreur et de l'imagination. Il précise que la connaissance du premier genre est l'unique cause de l'illusion.

On peut affirmer conformément à cette assertion que l'illusion ne provient ni des sens, ni de la réalité sensible comme c'était le cas dans le cartésianisme et le platonisme (les philosophies de la conscience), mais de la conscience elle-même et du pouvoir absolu qu'elle s'est arrogée. Pour ces philosophies nos sens sont à l'origine de toutes nos illusions. Pour Descartes, la conscience s'identifie à la pensée. Tout ce qui, en moi échappe à la conscience appartient donc à cette partie du moi qui n'est point pensée à savoir le corps. Et tant qu'on en reste au niveau des apparences de nos sens et des informations lacunaires du corps, l'illusion est indépassable.

¹ J. Lacroix, Ibid p. 12

Spinoza pour la première fois dénonce cette attitude et montre que l'illusion provient de la conscience elle-même. Raison pour laquelle, le procès de l'illusion de la conscience constitue une part active dans la doctrine spinoziste. Le spinozisme sur toutes ses formes, traque et dénonce l'illusion car elle n'est pas seulement une limitation, mais une limitation qui se prend pour la totalité. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle n'est pas reconnue comme telle, et que le sujet ignore les prétentions abusives de la raison. C'est ainsi que « l'athée vertueux » prend le contre-pied de la philosophie traditionnelle et critique les illusions de la conscience sur le plan philosophique, éthique, religieux et politique.

Par ailleurs, le procès de la conscience dans le spinozisme débouche sur l'aspect négateur de la doctrine. Plus précisément, il nous amène à la conception péjorative que Spinoza fait de la conscience ou esprit. Et pour le comprendre il faut nécessairement revenir sur son ontologie pour comprendre la place et le rôle de la conscience dans la connaissance.

On peut dire, sans contradiction dans les termes que Spinoza dans son monisme ontologique a pour but d'établir à la fois l'unité du monde et de combattre le dualisme. Pour fonder cette unité, il doit d'abord résoudre des rapports entre la pensée et la matière. Avec l'univocité de la substance, Pensée et Étendue, sont les deux *attributs* d'un même être : Dieu ou la Nature. Ils n'agissent pas l'un sur l'autre « ni le corps ne peut déterminer l'âme à penser, ni l'âme le corps au mouvement et au repos¹ ».

Avec la théorie du *parallélisme*, Spinoza montre qu'il n'y a ni causalité, ni correspondance, ni supériorité entre l'esprit et le corps. Mais en effet, l'esprit et le corps sont les deux aspects ou langages d'une même réalité ; c'est-à-dire Dieu ou la Nature, qui

¹ Spinoza, L'Éthique, Partie III prop II Trad. C. Apunh, Ed GF 1963 p.136

se déploient parallèlement du point de vue de l'attribut Étendue et du point de vue de l'attribut Pensée. Cette première approche de la critique spinoziste révèle que la conception dualiste de l'homme et la notion d'éminence entre l'esprit et le corps qui sont les lots des philosophes de la conscience, ne sont véritablement rien d'autre que des illusions de la conscience.

Partant de la conception illusoire et erronée du dualisme anthropologique, « le juif de Voorburg », estime que la réalité humaine consiste d'un seul tenant en une conscience qui est la conscience d'un corps. L'esprit est en effet la conscience individuelle d'un corps individuel. Ainsi, on peut remarquer une certaine ambiguïté du moment que la connaissance relevant de la conscience ne nous informe sur rien, sinon sur l'état du corps. Il convient cependant, de préciser que : *la conscience du corps n'est pas une connaissance claire et distincte, qui serait immédiatement et facilement donnée*. L'unité de l'esprit et du corps, la similitude fondamentale de leur activité respective, ne signifie pas que, dans l'expérience quotidienne, l'esprit humain ait immédiatement la claire connaissance des choses.

En effet, la conscience de soi est d'abord conscience des modifications du corps c'est-à-dire des *affects*. Tout en dénonçant le solipsisme cartésien c'est-à-dire le retrait volontaire de la conscience à l'égard du monde extérieur comme étant une fiction, Spinoza radicalise sa critique en montrant que ces *affects* c'est-à-dire les idées ou conscience des mouvements du corps ne sont pas claires et distinctes mais confuses.

En guise de conclusion à ce second constat, on peut dire avec Robert Misrahi que l'analyse que fait Spinoza de la réalité humaine est à la fois neuve et lucide. L'individu est une unité corps- esprit et cette unité est donnée dans la conscience ; mais cette conscience unitaire est d'abord affective et confuse.

On peut également insérer le procès qu'il fait de la conscience dans le cadre de son *naturalisme*. Il convient à ce niveau de préciser que l'ontologie moniste s'exprime par la dualité de ses aspirations : *rationaliste* et *naturaliste*. Cependant, on peut retenir l'assertion selon laquelle : « Tout ce qui est, est en Dieu et rien ne peut sans Dieu être ni être conçu¹ ».

Alors en définitive, il ne serait pas faux de dire par rapport à *l'Ethique* que l'âme humaine est une partie de l'entendement infini de Dieu. C'est pourquoi la connaissance par la conscience est fautive et inadéquate. Car l'homme n'est pas une substance, c'est-à-dire un être isolé et autonome, en vérité il est constitué comme toute chose par l'individuation de ces deux aspects de la substance (Pensée et Étendue). Donc, l'esprit n'étant qu'un mode de l'attribut Pensée, parmi une infinité de modes, ne peut pas avoir une connaissance spontanée de la totalité sans connaître le rapport qui l'unit à ce Tout dont il fait partie. Partant du fait que Dieu est la cause de toute chose ; *l'anthropocentrisme intellectuel* en ramenant toute chose à la conscience, sépare en même temps l'effet de la cause. En effet, cette connaissance relevant de l'anthropocentrisme de la conscience est fautive et imaginative parce que nous ignorons la cause de l'affection qui la produise. A ce niveau, il convient de préciser que « le philosophe athée » assimile ce premier genre de la connaissance à l'imagination. Et par imagination, on peut entendre une idée qui indique plutôt l'état du corps humain que la nature du corps extérieur, non pas distinctement à la vérité mais confusément ; par où il arrive que l'Âme est dite errer. Car l'image est comme une conséquence privée de ses prémisses.

¹ Spinoza. *L'Ethique* Ibid, p.15

En résumé, nous nous sommes autorisés à dire que la critique spinoziste de la conscience a porté ses fruits car cette dernière a pendant longtemps déformé et falsifié la perception que les hommes avaient de leur moi conscient et de la réalité.

En effet, « l'athée vertueux » s'attaque aux fondements de la connaissance comme l'avait fait Descartes. Pour dire que la ruine des fondements entraîne celle du reste de l'édifice. Comme également, la critique de la conscience entraîne le dépassement du *premier genre de connaissance* et ses corollaires. On peut répondre selon la logique de la doctrine spinoziste qu'une telle entreprise est légitime et nécessaire. Car premièrement la conscience baigne dans l'ignorance aveugle et partant dans l'imagination. Ceci montre que contrairement à la conception des philosophies antérieures ; la conscience loin d'être absolue et autonome ; est transitive et relative.

Il faut également, noter qu'il y a lieu de préciser qu'il n'existe pas une grande différence entre la critique spinoziste et la notion de prise de conscience. C'est par la substitution de la critique à la prise de conscience que nous pouvons mieux voir les dégâts de la conscience et son implication dans la vie quotidienne. C'est ainsi que Jean Lacroix définit le spinozisme comme « une philosophie de la prise de conscience¹ ». Et par prise de conscience, on peut entendre en première ligne la remise en cause du statut de la conscience et par suite sa dévalorisation du point de vue de la connaissance. En fait l'auteur de *l'Éthique* pour la première fois avant Emmanuel Kant, conteste le pouvoir que s'est arrogée la raison dans « la philosophie de conscience ». Car selon lui cette dernière ne tire ses titres de noblesse que de l'illusion anthropocentrique et de l'ignorance.

C'est ainsi qu'avec l'anthropocentrisme, la conscience juge toute chose par rapport à l'homme. Et par l'intermédiaire de l'imagination qu'elle produit, elle indique plutôt l'état

¹ J. Lacroix *Spinoza et le problème du salut*, op. cit p.12

du corps humain que la nature du corps extérieur. Ceci détruit le masque d'objectivité qu'on avait coutume de prêter à la conscience. Pour montrer qu'en dépit de tous les discours des philosophies traditionnelles, la conscience est subjective, relative et dépendante du corps qui est son objet par excellence.

En plus, il convient de remarquer que non seulement, elle n'est pas objective ; mais également l'autonomie qu'elle s'attribue relève de l'ignorance et de l'illusion. Plus exactement *la conscience selon Spinoza est transitive et elle n'a qu'une valeur d'information*. Elle apparaît donc, comme le sentiment continu du passage de la joie à la tristesse : elle nous informe sur les différents états du corps.

De même, la conscience est le siège de l'ignorance ; ne connaissant pas la cause des affections extérieures, elle recueille et prend l'effet pour la cause. Raison pour laquelle, en ignorant l'ordre universel de la Nature qui obéit à la *nécessité* ; l'homme pense que Dieu poursuit une fin. C'est l'illusion des causes finales et du libre arbitre.

Par suite, à la prise de conscience, « le juif de la Haye » nous propose une nouvelle définition de l'homme. Contrairement à l'idéalisme kantien et hégélien : l'homme n'est pas fondamentalement un *animal raisonnable* ; c'est-à-dire un être de connaissance ; mais un être de désir. C'est le « conatus » qui constitue son essence. Pour ce philosophe chaque mode c'est-à-dire chaque modification de la substance s'efforce de persévérer dans son être et cet effort, ce désir qu'il appelle « conatus », caractérise l'essence de cette chose. Pour dire en termes plus clairs, que la raison individuelle, qui est mode de l'attribut Pensée cherche à persévérer dans son être c'est-à-dire à durer dans l'existence et à penser davantage. Spinoza précise qu' « Aussi bien en tant qu'il a des idées claires et distinctes

qu'en tant qu'il a des idées confuses. L'esprit s'efforce de persévérer dans son être pour une durée indéfinie et il est conscient de son effort¹ ».

Pour dire contrairement à la conception cartésienne des « idées claires et distinctes », la raison ou lumière naturelle est subordonnée au désir qui constitue l'élément moteur de son déploiement.

En résumé, nous sommes autorisés à dire par rapport à la critique de la conscience que le *spinozisme est avant tout une philosophie de la prise de conscience*. Et cette prise de conscience consiste premièrement à comprendre la source de l'aliénation primitive de notre raison (conscience). Il y a lieu alors, de noter que Spinoza considère comme fausse et illusoire toute connaissance relevant de l'anthropocentrisme intellectuel, et du même coup, il prend le contre-pied des systèmes antérieurs. Raison pour laquelle le spinozisme par son aspect critique, constitue une révolution dans l'histoire de la philosophie, et ne manquera pas d'influencer la postérité philosophique. La critique de la conscience sera reprise par le criticisme kantien et également les *maîtres du soupçon*. Raison pour laquelle, Jean Lacroix affirme: « Avec Spinoza, Kant, Nietzsche, Marx et Freud une extraordinaire révolution qui commande toute la pensée moderne s'est opérée : la philosophie n'est plus tant la dénonciation de l'erreur que de l'illusion_ et d'abord de la conscience comme illusion² ».

La philosophie spinoziste antérieure aux systèmes cités plus haut (Kant, Nietzsche, Marx et Freud) est logiquement celle qui a jeté les bases et les principes de cette nouvelle orientation de la philosophie. Pour expliquer plus en détail l'ampleur de la dénonciation de l'illusion dans la pensée de Spinoza et l'idée de la prise de conscience, on peut montrer son influence et sa parenté avec les trois « maîtres du soupçon ». C'est ce qui pousse Paul

¹ Spinoza *L'Éthique* Ibid Eth III prop 9

² J. Lacroix *Spinoza et le problème du salut*, Ibid, p.11

Ricœur a rangé le spinozisme dans les philosophies du soupçon. On peut alors affirmer que toutes les philosophies critiques reprennent à leur fin propre l'un des aspects de la critique spinoziste.

Donc, nous pouvons nous référer au kantisme, au nietzschisme, au marxisme et au freudisme pour comprendre plus profondément le procès de l'illusion de la conscience et l'influence du spinozisme sur l'ensemble de ces systèmes philosophiques.

Kant à la suite de Spinoza dénonce les illusions de la raison. Partant, il montre que la critique cartésienne n'est pas aussi radicale qu'elle paraît. Puisqu'il ne s'est jamais agité dans l'esprit de Descartes de critiquer la raison elle-même. Alors que selon Kant cette dernière est productrice d'illusion car nos sens ne sont pas à l'origine de nos erreurs. C'est pourquoi Kant s'attaque aux dogmes de la métaphysique qui ne sont rien d'autres que des fictions de la raison pure.

Ainsi, la métaphysique est un terrain « ou se livre des combats sans fin ». Pour régler le problème de la métaphysique, le père du criticisme explique que le pouvoir et l'efficacité de la raison se limitent uniquement dans le monde phénoménal c'est-à-dire le monde de l'expérience. Et en dehors de ce monde, plus précisément dans le monde nouménal la raison outrepassé ses limites. En mettant l'accent sur le caractère illusoire et prétentieux de la raison, il disqualifie la théorie platonicienne des idées : c'est-à-dire la métaphysique dogmatique.

Ainsi, dans l'introduction de la Critique de la raison pure¹, il avance : « La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide. C'est justement ainsi que Platon quitta le monde sensible parce que ce monde oppose l'entendement trop d'obstacles

¹ Critique de la raison pure, Introduction (1^{ère} édition) trad., A. Trémesaygues, PUF, 1944.

divers, et se risqua au-delà de ce monde, sur les ailes des idées dans le vide de l'entendement pur »

Platon conformément à la prétention de « la philosophie de la conscience » suppose que la raison est capable de connaître les réalités métaphysiques or pour Kant « les choses en soi » existent, mais elles ne sont pas objet de connaissance mais de croyance. Donc la raison doit se résigner à la connaissance relevant de l'expérience sensible et abandonner toute prétention à vouloir connaître le suprasensible.

Friedrich Nietzsche également fidèle à la perspective spinoziste, discrédite l'autonomie et la transparence de la conscience. Pour lui elle n'est qu'un *épiphénomène, le reflet du corps*, c'est-à-dire une réalité sans autonomie véritable. C'est en effet, l'avis du philosophe « chasseur de rats » qui montre que la sagesse humaine réside dans la capacité de se conserver et d'assurer la survie. Ceci pour dire que ce n'est pas la conscience qui guide le corps mais elle en est que l'instrument.

Il propose de chercher la vérité de l'homme hors de la conscience ; car non seulement elle est subordonnée et relative au corps, mais également elle masque à l'homme la véritable connaissance des choses. Pour dire selon lui que la supériorité de la conscience sur le corps n'est qu'une fiction de cette dernière c'est-à-dire l'illusion.

Karl Marx prolonge l'aspect dénonciateur du Spinozisme en observant que non seulement « ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience¹ ».

Marx (1818- 1883) s'insurge contre l'idée selon laquelle la conscience constitue un *principe inné de justice et de vertu*². C'est pourquoi les philosophes matérialistes font de la

¹ K. Marx, *L'idéologie allemande*, Edition Sociales 1982, p.78.

² Dans *l'Emile*, J.J Rousseau qualifie la conscience comme un principe inné de justice et de vertu.

conscience un fait dérivatif et relatif. Marx évidemment réfute l'autonomie et la transparence de la conscience et montre d'emblée qu'elle est « un produit social ».

Ainsi, pour le sociologue Emile Durkheim c'est la société elle-même qui produit notre conscience morale, laquelle n'est en rien innée. Pour dire la conscience contrairement à la conception de « la philosophie de la conscience » n'a qu'une valeur de transition et qu'elle n'a pas une réalité autonome. A travers la conscience, nous obéissons à cette réalité sociale qui nous forme.

Semblablement, pour Freud (1856- 1939) qui reprend à des fins scientifiques les thèses de Nietzsche, c'est le *sur-moi*, constitué par l'intériorisation des exigences et interdits parentaux, qui est à l'origine de la conscience morale. Et par sur-moi Freud entend l'intériorisation des interdits parentaux.

Cette tentative de définition du *sur-moi* montre que l'influence des éducateurs au cours du développement de l'enfant se manifeste donc dans cette réalité psychique qu'est la conscience.

Pour Freud également la conscience elle-même est productrice d'illusion ; car elle est incapable de connaître toute l'activité de la vie psychique¹.

En effet, pour lui les informations de notre conscience sont lacunaires et incomplètes. La conscience ne contrôle pas tout ce qui se passe dans l'esprit, il se produit en l'homme des phénomènes psychiques dont il n'est pas conscient. Nous croyons nous connaître, mais il existe en nous une étrangeté qui se manifeste de temps en temps dans nos manies, dans nos rêves ou dans nos actes manqués. Car « le psychique en toi ne coïncide

¹ Le psychique désigne tout ce qui se passe dans l'esprit ou dans l'âme

pas avec ce dont tu est conscient [...]. Mais dans tous les cas, ces renseignements de ta conscience sont incomplètes et peu sûrs¹ ».

Et cette étrangeté insaisissable et incompréhensible par la conscience, le père de la psychanalyse le nomme : *l'inconscient*. Et Freud pour la première fois après Copernic et Darwin inflige la troisième fessée à l'humanité. Il montre que la conscience loin d'être le fondement de la dignité de l'homme, est lacunaire et servile.

Ainsi, il propose de chercher la vérité de l'homme dans l'inconscient ; car la conscience « n'est pas maître dans sa propre maison² », elle règne mais ne gouverne pas.

En faisant un bilan de cette tradition critique de la philosophie, on peut noter la participation considérable de la doctrine spinoziste. On peut même dire que la postérité philosophie a hérité du spinozisme le procès de l'illusion de la conscience.

Mais, il convient à ce niveau de préciser que la critique spinoziste de la conscience ne débouche pas sur le scepticisme absolu, mais sur l'affirmation totale de la plénitude de l'Être. Pour dire que cette négation n'a qu'une valeur transitoire car la conscience reste malgré tout le but ultime ; mais à condition qu'elle soit critiquée et purifiée. C'est pourquoi, Jean Lacroix explique que dans le spinozisme « La prise de conscience consiste précisément dans l'effort pour libérer la conscience³ ».

C'est ce qui explique son fameux Traité de la Reforme de l'entendement dans lequel, « le juif de la Hayes » se détourne de la conscience qui a été jusqu'ici le modèle de la connaissance et opère une conversion du regard intellectuel.

Partant de la critique de la conscience, Spinoza redonne un autre élan à cette dernière. Cette critique purificatrice a réussi à détacher l'homme de l'anthropocentrisme

¹ S. Freud « Une difficulté de la psychanalyse (1917) dans L'inquiétante étrangeté et autres essais. Trad. B. Feron, Ed. Gallimard, p.186.

² : Ibid.

³ J. Lacroix Spinoza et le problème du salut. Op. Cit. p.7

intellectuel. De ce fait, « l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égarer dans ce canton détourné de la nature¹ ». L'homme prend conscience que l'expérience de son autonomie relève uniquement de la conscience illusoire. La rééducation de la conscience ou psychanalyse intégrale est indispensable pour la reconstitution d'une science fiable et évidente. L'homme ne se croit plus le centre du monde car il sait maintenant qu'il « est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout² ».

La conscience cesse alors de rapporter tout à soi-même et juge les réalités objectivement. C'est cette transparence ou plutôt le décentrement de la conscience qui prépare le rationalisme révolutionnaire de Spinoza.

¹ B. Pascal, Pensées (82-44), Trad. Léon Brungchvig Ed. GF, Paris. 1897, p.75

² Ibid, p.60

CHAPITRE III : LE RATIONALISME REVOLUTIONNAIRE

Il faut noter également que « le juif de la Haye » inaugure une nouvelle perspective jusqu'ici inédite.

Cette nouveauté relève de son monisme ontologique qui se déploie sous un aspect à la fois rationaliste et naturaliste. C'est cet aspect du spinozisme que Jean Lacroix développe, en précisant que la révolution spinoziste consiste en deux points importants. Il s'agit de l'unité de la doctrine (monisme) et de la dualité de ses aspirations à la fois naturaliste et rationnelle. En montrant dans son système que l'Être c'est-à-dire Dieu ou la Nature est à la fois rationnel et naturel, Spinoza opère une révolution jusqu'ici inédite.

Aussi convient-il de signaler qu'on ne risque pas de faire une contradiction dans les termes en parlant de rationalité dans la doctrine spinoziste. Comme nous le savons tous, le rationalisme désigne selon le *Larousse* une philosophie fondée sur la raison. Plus exactement, il qualifie tout système qui fait de la raison la source de nos connaissances. A première vue on peut remarquer un paradoxe du moment que « le juif de la Haye » a ouvertement critiqué «la philosophie de la conscience ».

Mais, comme nous l'avons signalé à la fin du chapitre précédent le discrédit de la raison (conscience) chez Spinoza n'est pas définitif et ne débouche pas sur le scepticisme. Ainsi, contrairement à la rationalité des systèmes traditionnels, celle de Spinoza dépasse la conscience fautive et imaginative du *premier genre de la connaissance*, et s'occupe de la conscience qui est purifiée des fantasmes de l'imaginaire.

Pour arriver à ses fins, l'auteur du Tractatus propose une nouvelle méthode par l'opération d'une conversion intellectuelle.

Rappelons le fait que Descartes, à la recherche des vérités premières, décide de faire table rase de tout ce qu'il a appris jusque là. Pour dire que le père du cartésianisme

conçoit l'opération du doute comme une méthode nécessaire pour la découverte de la vérité. Trouver alors, la vérité revient à écarter tout ce qui est douteux. Plus précisément, « le vrai est ce qui sort victorieux de l'épreuve du doute¹ ».

Raison pour laquelle, l'auteur du Discours de la Méthode prend le *cogito ergo sum* ; une certitude indubitable comme le premier principe de la philosophie.

Contrairement à la perspective cartésienne, « le juif de Voorburg » pense que le remède contre l'illusion et l'erreur ne sera plus le doute, mais la lutte contre l'anthropocentrisme ; c'est-à-dire le désir de tout rapporter à soi, la lutte contre l'homme qui se flatte d'être « empire dans un empire »

En somme, pour comprendre l'aspect révolutionnaire de la rationalité spinoziste, il faudrait se focaliser sur deux points importants.

-Partant de son naturalisme intégral, Spinoza rejette les vérités métaphysiques et transcendantes ; et les considère comme de la supercherie ou de la superstition. Car selon lui le réel est à la fois rationnel et naturel. Il n'existe qu'une seule substance et tout ce qui existe n'est que la manifestation de cette substance sous ses multiples formes. Et l'homme, grâce à son intelligence, est en mesure de tout comprendre et tout connaître car il n'existe aucune réalité ou vérité au-delà du monde visible et en dehors de la substance.

Malgré, le vœu de la philosophie qui est avant tout de rationaliser et de désacraliser la nature on voit, bien qu'il subsiste encore dans les systèmes traditionnels notamment dans le platonisme des idées comme transcendance et surnaturel. Car rappelons nous que Platon dans *la théorie des Idées* a fait la distinction entre le monde sensible et le monde intelligible. Pour lui ce dernier n'a rien à voir avec la réalité phénoménale ; il est autonome et transcendant au monde dans lequel évoluent les prisonniers de la caverne.

¹ Descartes Méditations métaphysiques, deuxième Méditation Ibid, p. Gallimard 1945).

En outre, « le juif athé » radicalise une bonne fois pour toute la rationalité, en unifiant toute la réalité en un seul Être qu'il identifie à la Nature ou à Dieu. L'assimilation de Dieu à la nature, montre chez Spinoza une volonté de désacraliser définitivement la réalité. Dieu n'est plus un Être surnaturel et transcendant, mais il est réel, naturel et rationnel. Donc les imperfections de la connaissance ne proviennent plus de la réalité c'est-à-dire de l'Être qui est rationnel, mais des illusions de la conscience humaine. C'est ce qui explique le changement de méthode qui commande tout le spinozisme.

C'est ainsi qu'en deuxième lieu, Spinoza opère pour la première fois le décentrement de la connaissance du point de vue de la conscience et parlant de l'homme. Et partant de son ontologie qui va de pair avec son épistémologie, on peut revenir sur Friedmann qui parlant de la rationalité spinoziste dit que c'est « le plus puissant effort jamais tenté pour décentrer la réflexion philosophique par rapport à l'homme, et de penser celui-ci à partir du Tout dont il fait partie¹ ».

La rationalité révolutionnaire montre la prééminence de l'Être du point de vue de la connaissance. C'est pourquoi, conformément à son ontologie, « le juif de la Haye » ne va plus des parties aux parties, ni des parties au Tout, mais du Tout aux parties. Si son naturalisme exprime la substance du point de vue de la *Nature naturante* (c'est-à-dire l'Être dans son unification en une seule substance), son rationalisme précise la prédominance de l'Être du point de vue de la connaissance. Tout ceci, pour dire en terme plus simple selon une vision du traité de la réforme de l'entendement : la connaissance ne dérive plus de la conscience, mais cette dernière doit nécessairement dériver de la connaissance. Et cette connaissance n'est autre que la saisie intuitive de l'union de l'âme

¹ G. Friedmann, Leibniz et Spinoza, Paris Gallimard 1962, p257).

humaine avec le reste de la Nature. Et c'est cette dimension de l'âme que Spinoza nomme *le troisième genre de la connaissance*.

Car selon Jean Lacroix, Spinoza précise dans l'Ethique : « que l'essence de l'esprit consiste dans la connaissance qui enveloppe la connaissance de Dieu sans laquelle elle ne peut être ni être conçue¹ ».

Lacroix déduit de cette assertion que *le spinozisme est bien une philosophie de la prise de conscience*. Et cette fois-ci la prise de conscience coïncide avec un renversement de perspective, avec une révolution épistémologique. C'est ainsi que Spinoza propose la méthode mathématique pour dépasser l'anthropocentrisme intellectuel à l'instar du cartésianisme. Et parlant de la méthode cartésienne, Henri Gouhier pense que « les mathématiques constituent la culture du philosophe, elles doivent devenir des réflexes de l'esprit, il n'y a point de meilleur entraînement que la pratique des mathématiques »².

Donc, pour échapper aux préjugés de la connaissance imaginative, il fallait un éducateur, un convertisseur de la conscience. Pour Spinoza la mathématique est l'institutrice de l'esprit parce qu'elle peut lui apprendre une vérité indépendante de l'homme.

Paraphrasant ce dernier, nous sommes en mesure de dire que la mathématique seule enseigne que nous pouvons cesser de concevoir les choses par rapport à nous et les comprendre dans la vérité de leur nature. Tel est le sens de la méthode géométrique de l'Ethique et de l'avertissement placé au début du livre II : « je ne traiterai donc de la nature et de la force impulsive des sentiments et de la puissance de l'esprit et je considérerai les actions et les appétits humains comme s'il était question de ligne, de plans et de solides ».

¹ J. Lacroix, Spinoza et la philosophie du salut, Ibid. p.34.

² Henri Gouhier Essai sur le « Discours de la Méthode, la métaphysique et la morale, Paris Vrin, 1973 p 74

Selon cette assertion extraite de l'Éthique Spinoza pense que c'est l'objectivité absolue qui doit nécessairement commander tout procès de la connaissance. Et plus tard conformément à cette idée, Auguste Comte pense que c'est l'astronomie qui est l'institutrice de l'intelligence humaine. Ceci montre qu'un changement du regard intellectuel est obligatoire pour accéder à la vérité. C'est ce qui explique le fait que Spinoza propose une typologie des genres de connaissances qui retrace du même coup l'itinéraire de sa doctrine et le parcours de son esprit.

Dans *le premier genre de la connaissance* nous avons représentations illusoire de la conscience. C'est le moment de l'erreur et de la fausseté. Et dans la logique de notre raisonnement, nous voyons bien que le procès de la conscience rend compte de l'état de servitude de notre conscience. On peut retrouver ce *premier degré de la connaissance* dans les productions intellectuelles provenant de la « philosophies de la conscience ».

Le deuxième genre de la connaissance est une conséquence logique et épistémologique de la critique et du rejet du *premier degré de la connaissance*. C'est le moment de la prise de conscience de l'illusion anthropocentrique de l'esprit. Et à ce niveau, il convient de préciser et de redéfinir la place de l'homme dans la Nature. Car on ne peut faire que l'homme ne soit pas une partie de la Nature et n'en suit pas l'ordre éternel. Par l'inauguration d'un déterminisme rationnel, Spinoza réfute l'idée selon laquelle *l'homme est un empire dans un empire*.

Le troisième genre de la connaissance prend en charge le rôle central de l'Être, son antériorité du point de vue épistémologique, mais également opère la réconciliation entre un Tout (Dieu ou la Nature) et une de ses parties (l'âme humaine).

En conclusion, nous pouvons affirmer que la philosophie spinoziste n'est pas purement théorique et spéculative, elle consiste en un mouvement, un itinéraire allant de la

connaissance imaginative, à la vérité qui libère en passant par la réforme de l'entendement. Et dans le traité de la réforme de l'entendement, l'auteur précise que son itinéraire philosophique est une « Route longue et ardue qui, débutant par une conversion de l'esprit [...] nous mène de l'esclavage des passions de l'imagination à la liberté et de l'intellection ». ¹

On peut repérer un double mouvement à la fois épistémologique et existentiel dans cette assertion. Mais il convient de signaler que c'est la connaissance du troisième genre qui commande et couronne la rationalité spinoziste.

En effet, il y'a une identité de l'épistémologie et de l'ontologie chez Spinoza car : plus nous comprendrons les choses singuliers, plus nous comprenons Dieu.

L'intelligence de Dieu c'est l'intelligence de la différence parce que comprendre la *Nature naturante* c'est comprendre l'infini diversité de la *Nature naturée*. Et partant de cela, « le juif de la Haye » opère une rupture avec ses prédécesseurs car selon lui précisément connaître Dieu c'est connaître les différences, connaître les généralités c'est ne rien connaître.

C'est ainsi qu'en critiquant ses prédécesseurs il avance : « Au lieu de considérer avant tout la nature de Dieu comme ils le devaient, puisqu'elle est antérieure tant dans la connaissance que par nature, ils ont cru que, dans l'ordre de la connaissance, elle était la dernière ² »

Dieu est alors, la source de toute connaissance. Jean Lacroix partage ce point de vue en développant l'idée selon laquelle « l'Ethique précise que l'essence de l'esprit

¹ Spinoza Traité de la réforme de l'entendement op. cit p.2

² Ibid, Eth I prop X, scolie

consiste dans la connaissance qui enveloppe la connaissance de Dieu sans laquelle, elle ne peut ni être ni être conçue »¹

Tout ceci montre que la connaissance relevant du troisième degré de connaissance exprime la perspective suivante : Dieu est à la fois le point de départ et le point d'arrivée de toute entreprise de la connaissance. Loin de dire que la rationalité spinoziste par *le troisième genre de la connaissance* est au service exclusif de la théologie ou de la religion, nous pouvons dire que le spinozisme pour la première fois, inaugure une rationalité qui s'exprime par un naturalisme intégral et absolu, c'est-à-dire la désacralisation définitive de la Nature.

Cependant, on peut noter que, les bouleversements causés par la rationalité spinoziste sur le plan intellectuel et épistémologique auront des retombées d'ordre moral, religieux, existentiel et politique. Plus précisément, ce philosophe va traquer dans sa doctrine tous les discours et les productions de la conscience fautive. Il va adopter l'attitude du soupçon pour donner une lecture à la fois objective et rationnelle de la religion, de la morale et de l'existence humaine en dehors de toute représentation anthropocentrique. Il adoptera la posture d'un chasseur d'illusion ou d'un « attrapeur de rats » selon Nietzsche.

Tout ceci montre que l'aspect contestataire du spinozisme ne se limite pas seulement sur le plan intellectuel, mais il se prolonge dans l'existence humaine car sa philosophie n'est pas une théorie de la connaissance, ni une ontologie, mais il est une *éthique* c'est-à-dire une philosophie qui décrit les conditions existentielles de la vie de l'homme. C'est dans cette perspective que nous pouvons comprendre la prise en charge de la liberté et du bonheur de l'homme dans le spinozisme par la critique de la morale, de la religion et de la politique, Spinoza montre qu'elles constituent les fantômes de la vie, elles

¹ Spinoza et le problème du salut PUF p.34

maintiennent l'homme dans l'ignorance et dans l'asservissement et étouffent la liberté. Car l'ignorance signifie aliénation et esclavage, alors que la vérité conduit à la libération et au bonheur.

Pour purifier alors la vie de tous les ombres maléfiques, »le juif d'Amsterdam » adopte la méthode critique à l'égard de la religion, de la morale et de l'Etat. Les hommes pareils aux prisonniers de la *Caverne*¹ évoluent dans un état de conflit perpétuel et d'asservissement total. Donc, dénoncer ces fantômes de la vie (morale, religion etc....) constitue pour Spinoza une manière implicite pour libérer l'humanité.

¹ Relatif au mythe de la caverne de Platon.

DEUXIEME PARTIE :

LA CHASSE AUX FANTÔMES

DE LA VIE

CHAPITRE I : LA MORALE OU LE MEPRIS DE LA NATURE

HUMAINE

« Non Ridere , non lugere , ne que detestari , sed intelligese¹ » (ne pas rire , ne pas pleurer , ne pas détester mais comprendre) Cette formule repris par Nietzsche dans le Gai savoir , on retrouve l'origine dans la préface du livre III de l'Ethique .Plus exactement , Spinoza utilise deux fois cette formule pour critiquer l'attitude des philosophes qui , pour concevoir l'homme dans la nature comme un *empire dans un empire*, se condamnent à une attitude passionnelle à l'égard de la nature humaine et ne se donne pas les moyens d'analyser les passions philosophiquement.

Cependant, l'aphorisme (333) du Gai savoir traduit la reproche que Spinoza avait jadis adressé aux moralistes et théologiens. Ainsi, il précise « Pour le moment je veux revenir à ceux qui aiment mieux détester ou railler les affections et les actions des hommes que les connaître² ».

« Le Juif de la Haye » dénonce l'attitude de des philosophes (de la conscience) qui projettent les délires de l'imagination, les songes et n'importe quelle puérile sottise sur la nature humaine. Raison pour laquelle, il se départit de tout apologétique et de toute conception anthropologique relevant aussi bien de l'ignorance que de l'illusion

En fait, soupçonnant la conscience de déformer la réalité, l'auteur du traité théologico-politique, propose d'étudier l'homme dans son essence intéressée, non dans son rapport à la conscience et aux préjugés préconçus.

C'est pourquoi, il s'oppose radicalement à l'humanisme qui n'est autre que le finalisme anthropocentrique. Plus précisément Spinoza s'insurge contre l'idée selon

¹F. Nietzsche, Gai savoir, aphorisme (333) Ed. GF, p. 267

² Spinoza L'Ethique, Ibid, p.130

laquelle l'homme est un empire dans un empire. C'est-à-dire un être isolé et autonome et maître de ses actions et de son destin.

Contre les partisans du libre arbitre et de l'illusion de la liberté, Spinoza avance. «Ils croient en effet que l'homme trouble l'ordre de la nature, plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que lui-même sa détermination¹ ».

En réalité toutes les choses du monde sont rigoureusement déterminées aussi bien nos actions que les événements du monde et *le libre arbitre* n'est rien d'autre que l'ignorance des causes qui nous font agir. Les décrets de l'âme ne peuvent pas contredire les décrets de la Nature, car l'âme en tant que mode fini de l'attribut Pensée n'exprime que l'essence de cet attribut.

En effet, cette liberté fictive et la surestimation de la nature humaine, viennent de la conception humaniste qui considère l'homme comme le centre de l'univers .Et Nietzsche approfondissant cette idée du spinozisme montre par la méthode de la banalisation que l'homme n'est en effet *qu'un coin dans l'univers et une minute dans l'éternité*² .Cette nouvelle définition de l'homme débarrassée de toutes amplifications vaines et illusoire, nous pouvons retrouver l'idée dans *le deuxième genre de la connaissance*. L'homme est véritablement un mode parmi une infinité de modes ; un point dans l'univers, une goutte d'eau dans la mer. Après cette critique acharnée que Spinoza oppose à l'anthropologie humaniste, notamment celle de Descartes, il s'insurge contre la conception intellectualiste de l'homme.

¹ Spinoza, *L'Ethique*, Ibid. p.133

² Pascal, *Pensées* (72-199), Ibid. p. 60

En effet, contrairement à la philosophie traditionnelle et à l'orthodoxie : l'homme n'est pas un être de raison, il n'est pas non plus au sommet de la création comme le voulaient Aristote et l'Eglise. Il est par contre un animal de désir. Et c'est même ce désir qui constitue son essence. Certes, l'homme grâce à son esprit est capable de réfléchir, de raisonner et de connaître pour accéder à la vérité, mais il n'est pas définissable par la raison, car aussi bien la raison que les décrets de l'âme sont subordonnés à cet élan vital qu'est le désir.

De ce fait, « le juif de la Haye » pour donner une vision à la fois matérialiste et réaliste de la nature humaine s'oppose à l'intellectualisme et à l'idéalisme. Il affirme clairement que *c'est le désir et non la connaissance qui constitue l'essence de l'homme*. Car « aussi bien en tant qu'il a des idées claires et distinctes qu'en tant qu'il a des idées confuses. L'Esprit s'efforce de persévérer dans son être pour une durée indéfinie¹ ».

Il convient de noter que d'après cette affirmation il n'y a pas véritablement une différence de nature entre le sage et l'insensé. Et reprenant la terminologie spinoziste, on peut dire que l'homme est *conatus* c'est-à-dire l'effort pour persévérer dans l'existence. Ce qui revient à « conserver » et à « accroître » son être.

Par ailleurs, il importe de préciser que le désir contrairement à l'anthropologie dualiste ou à la morale, n'est ni un vice, ni un péché coupable, ni une souffrance ou un manque. En fait, différent d'une puissance maléfique, le désir est une puissance d'exister. Les idées de la raison et les mobiles de l'action n'expriment que la vie du désir en tant qu'action ou passion.

On peut alors situer la portée de l'anthropologie spinoziste à deux niveaux :

¹ Spinoza, L'Ethique op. cit, p 23

-Premièrement, elle détruit toute vision apologétique et humaniste de l'homme. En fait contrairement à l'illusion anthropocentrique, Spinoza montre que l'homme n'est pas un être autonome ; mais il n'est pas non plus doué d'un *libre arbitre*.

- Deuxièmement Spinoza s'insurge contre l'idéalisme et l'intellectualisme, en montrant que l'homme n'est pas définissable par la raison, mais par le désir. Ce dernier point ne manque pas d'ouvrir une nouvelle perspective sur la morale, ce qui débouche sur un renversement de perspective sur le plan de la moralité. Si le désir est aussi indispensable, la morale ne peut consister à une lutte contre les passions. Donc mépriser les passions qui ne sont rien d'autre qu'une forme de la vie, du désir, *c'est mépriser l'homme et sa nature*. Et comme en écho dans l'un de ses ouvrages Nietzsche proclame ouvertement qu' « attaquer les passions à la racine, c'est attaquer la vie à la racine : la pratique de *l'Eglise est hostile à la vie*¹ ».

C'est ainsi que l'auteur de l'Éthique se détourne de la morale comme lutte contre les passions. En réhabilitant le désir comme le fera plus tard Nietzsche, il donne une nouvelle définition des passions en dehors de l'attitude de la morale traditionnelle. En effet, la définition des passions chez Spinoza s'inscrit chez lui au cœur de sa critique de l'anthropologie humaniste qui considère l'homme comme le centre de l'univers. Les passions qui sont des formes du désir résultent de l'action des modes extérieurs sur nous. Car selon Spinoza nous pâtissons en tant que nous sommes une partie de la Nature qui ne peut pas se concevoir sans les autres parties. De ce fait, il réfute la morale cartésienne et stoïcienne qui explique la passion comme l'action du corps sur l'âme. *Quand le corps agissait, l'âme pâtissait*. En outre la signification pratique du *parallélisme* chez lui apparaît dans le renversement de la philosophie traditionnelle qui pensait la morale comme une

¹ Nietzsche, Crépuscule des idoles 1888, trad. E. Brondel, Ed. Hatier 1983 p.71

entreprise de domination du corps par la pensée. D'après Spinoza au contraire, ce qui est action dans l'âme est action dans le corps, ce qui est passion dans le corps est passion dans l'âme, car bien entendu, l'âme n'est que l'idée du corps. Dans la préface à la cinquième partie de *l'Ethique*, Spinoza commence par s'écarter du Portique¹ et celle de Descartes. Pour lui cette doctrine exaltant l'homme en apparence, l'accable en réalité sous le poids du destin. Il montre que l'erreur de cette doctrine réside dans la dissociation de l'homme en un corps et un esprit et également dans le fait de privilégier une partie supérieur (l'esprit) sur l'autre (le corps). Car « Ni le corps ne peut déterminer l'Âme à penser, ni l'Âme le corps au mouvement ou au repos² ». De cela on peut déduire qu'avec le spinozisme il n'y a pas de dualisme ontologique et anthropologique, pas davantage de cet ascétisme que tout dualisme exige. Et pour approfondir cette idée, Lacroix précise que « L'homme ne peut se diviser en deux, et privilégier en lui une nature supérieure, volonté et raison, qui lutterait contre une nature inférieure toute sensibilité³ ».

En outre, « le juif de Voorburg » explique la nocivité des passions dans l'absence de connaissance qui symbolise la passivité du désir. Le désir en acte ne peut être la cause d'une passion. Reste alors à définir la passivité. Elle manifeste l'absence d'autonomie dans l'action. Car nous agissons lorsque nous sommes la *cause adéquate* de nos actions. Contrairement à une vision péjorative, la théorie des passions est chez Spinoza une théorie de l'Amour. En fait l'Amour « n'est rien d'autre qu'une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieur⁴ ». Exemple la Haine est une tristesse, une diminution d'être accompagnée de l'idée d'une cause extérieure (passion triste). Chez l'auteur du *tractatus* les passions n'ont pas de dénomination morale ou transcendante, elles sont les modalités de l'Amour et

¹ : Pour dire la doctrine stoïcienne

² Spinoza, *L'Ethique*, Ibid p.136.

³ J. Lacroix *Spinoza et le problème du salut*, Ibid, p. 78

⁴ Spinoza, Ibid, Eth III prop 13, scolie.

de la Haine engendrées par l'activité imaginaire. Mais il convient également de noter avec Misrahi que ces vécus concrets (passions) c'est-à-dire formes de la puissance existentielle ou de la diminution d'être, ne sont pas des « vices » ou des « péchés ». Ils sont des événements intelligibles et compréhensibles qui se révèlent alors comme « imperfection » non pas d'un point moral et religieux mais d'un point de vue existentiel.

En gros, les passions ne révèlent pas notre culpabilité ni notre immoralité, mais notre faiblesse et notre passivité ; c'est-à-dire notre servitude. C'est à ce titre qu'il y aura lieu de les combattre. Mais, Spinoza contrairement à la morale, ne combat pas les passions par une ascèse ou pour la maîtrise de soi, mais uniquement par la connaissance rationnelle. Cette connaissance consiste à connaître parfaitement les passions, elle n'est donc pas une lutte de l'esprit contre les passions, un combat de la vertu contre les vices et les péchés. Ces derniers termes n'existent pas en réalité, ils ne sont que des abstractions vides. Mais, il faut donc une transformation de ces passions par une connaissance interne qui les fait passer de l'état d'affects passifs à celui d'affects actifs. « Un affect qui est une passion cesse d'être une passion dès que nous en formons une idée claire et distincte¹ ». En parlant des passions d'un point de vue existentiel et non d'un point de vue moral, Spinoza par une méthode de retournement ne nie pas le désir (passion) au profit de la valeur ; mais intègre la valeur, au désir pour mieux la réaliser. Cette perspective révolutionnaire ne manquera pas d'ébranler l'objectivité des valeurs transcendantes : le Bien et le Mal.

Donc, partant de la critique de la morale comme entreprise de domination des passions « le juif d'Amsterdam » réfute toute moralité qui se fonde sur l'existence des valeurs comme le Bien et le Mal. Dans l'appendice de la deuxième partie de l'Ethique, l'auteur montre que certains concepts comme le Bien et le Mal ou l'ordre et le désordre, ne

¹ Spinoza, L'Ethique Ibid Eth V. prop III

sont que « des êtres de raison ». Ils ne sont rien d'autre que des entités abstraites et artificielles ; fruit de notre imagination. C'est pourquoi, selon lui toute connaissance du Bien et du Mal est une pseudo connaissance ; une connaissance inadéquate c'est-à-dire fausse. En fait, une chose n'est ni bonne ni mauvaise, elle est ce qu'elle est. Être et perfection étant identiques, une chose est bonne en elle-même, non pas dans la mesure où elle nous satisfait.

Puisque « il n'y a dans la nature ni perfection ni imperfection, ni succès, ni échec, ni bien, ni mal¹ » ; il conviendra alors de démontrer le mécanisme d'abstraction de ces « êtres d'imagination » qui ne tiennent leur réalité que de l'illusion et de la servitude humaine. Alors ; combattre les passions c'est les connaître adéquatement sans faire référence à l'imagination qui les conçoit comme des formes maléfiques. C'est l'état de servitude dans lequel nous plongeant les passions dans la morale qui pousse selon Gilles Deleuze, le « juif de Voorburg » a substitué une *éthique* à la morale des valeurs. Le « bon » c'est lorsqu'un corps compose directement son rapport avec le nôtre. Le « bon » est donc ce qui augmente le pouvoir de notre *conatus* (ex : un aliment). Le « mauvais » est par contre ce qui tend à nous détruire (ex : le poison). Spinoza se départit de l'opposition des valeurs (Bien et Mal) et montre que ce qui existe réellement c'est une différence qualitative des modes d'existence (bon, mauvais). Et l'illusion des valeurs (Bien et Mal) vient de l'illusion de la conscience.

En effet, la conscience parce qu'elle ignore l'ordre des causes, des rapports et de leurs compositions se contente d'en recueillir l'effet ; méconnaît toute la Nature. Or selon Gilles Deleuze dans son ouvrage *Spinoza il suffit de ne pas comprendre pour moraliser*. On peut alors dire avec Gilles Deleuze que c'est notre ignorance qui crée la morale. Et

¹ J Lacroix, Ibid p.77.

parlant la genèse des valeurs ne s'opèrent que chez l'homme passionné c'est-à-dire qui subit les causes extérieures sans en avoir une connaissance parfaite. Car « Quand la connaissance reste partielle, inadéquate, le désir se déploie comme imaginaire sous forme de passion affective, de crainte superstitieuse d'idéologies justificatrices, de création absurde de mythes ou d'entités par ignorance des causes¹ ».

Rappelons que l'état d'ignorance dans lequel se trouve l'homme lui pousse à croire qu'il est libre et que la Nature a été créée en vue de l'homme par Dieu. Dès lors les choses que nous aimons, nous avons fini par croire qu'elles sont bonnes en elles-mêmes et non pas par nous. La valeur que l'objet agréable était destiné à réaliser va désormais définir sa nature telle qu'elle est en soi et hors de nous. Ainsi puisque les réalités naturelles sont loin de nous plaire toutes au même degré, nous imaginons qu'elles se classent selon le degré de valeur qu'elles comportent objectivement. Le « juif de Voorburg » s'attaque à l'asservissement moral découlant de l'*illusion objectiviste*. Plus précisément, il récuse le fait de croire que les objets et les êtres sont désirables en eux même et que le Dieu (valeur) est extérieur au désir qu'il déterminerait. Car en effet, Spinoza dans la scolie de la neuvième proposition de l'*Ethique III* précise que « Nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne, mais au contraire c'est parce que nous la désirons que nous la disons bonne² »

C'est à ce niveau qu'il opère selon Robert Misrahi « le véritable renversement copernicien dans l'ordre des valeurs »³.

Le Désir est antérieur à toute valeur et commande aussi bien leur genèse que leur signification. Spinoza explique par là que la morale a entretenu l'histoire d'une longue

¹ Ibid, p. 36

² Spinoza, *L'Ethique*, Ibid p.136

³ *Encyclopédia universalis* Dictionnaire des philosophes Paris 2001 p. 1465

erreur, erreur qui explique par la confusion du droit avec le fait. Et ce serait illusoire et fausse de croire que les actions humaines sont réglées par leurs rapports avec le principe des valeurs transcendantes de Bien et de Mal. C'est uniquement parce que les hommes « ne savent pas d'expérience [...] que maintes nous regrettons nos actions et que souvent, quand nous sommes dominés par des affections contraires, nous voyons le meilleur et faisons le pire¹ ».

Raison pour laquelle, Spinoza se départit de toutes les morales de réprobation et de la culpabilité de type cartésien, chrétien ou stoïcien. Cette forme de moralité place l'homme d'emblée dans une situation de conflit perpétuel avec sa propre nature. Nietzsche reprend cette idée du spinozisme et montre qu'avec la morale l'homme ne peut pas être heureux et libre car cette dernière détourne l'homme de sa propre nature qui est la vie de désir. Contrairement aux morales antérieures, *l'éthique* spinoziste est la négation même de la morale, puisqu'elle refuse toute distinction entre ce qui est et ce qui doit être ; car elle se trouve selon la terminologie nietzschéenne « Par delà le bien et le mal ».

Ce que le « juif d'Amsterdam » reproche à cette forme de morale c'est d'occulter à l'homme sa propre nature et lui présenter à la place un modèle illusoire et utopique. Utopique dans la mesure où l'individu ne peut pas dépasser sa nature car « l'homme reste homme ». Et il précise bien cette idée en disant que « La Raison ne demande rien contre la Nature² ».

Et même contrairement à ce que pensent les idéalistes, la connaissance rationnelle ne peut en rien changer la nature de l'homme (être de désir). C'est ainsi que le spinozisme qui réhabilite l'homme dans toute sa nudité originelle évacue le kantisme qui valorise le

¹ Spinoza, *L'Éthique*, Ibid, p.139

² Ibid,

devoir être sur l'être. C'est pourquoi Jean Lacroix dans son ouvrage consacré au spinozisme, avance qu' « il n'y a aucune distance entre l'être et le devoir être, [l'homme] ne se sépare pas de lui-même pour se comparer à quelque idéal et se juger, il en éprouverait soit de l'orgueil soit de l'humilité qui sont deux manières à la fois contraires et complémentaires, également condamnables de se séparer de soi¹ ».

Ceci comporte une mise en accusation des illusions de la sagesse et de l'héroïsme. Ces notions ont en commun le fait que l'homme s'y dépasse dans la pleine maîtrise de lui-même ; c'est-à-dire dans la négation de sa propre nature.

Finalement, Spinoza préconise le refus et la méfiance à l'égard des jugements de valeur. Et dans TRE², il explique que l'amour, la haine, la méchanceté, la cruauté, la pitié ne sont pas des vices, mais des propriétés de la nature humaine, des manières d'être qui sont inscrites dans l'essence de l'homme. C'est ce qui explique sa prudence quand il disait qu'il a mis « Tous ces soins à ne pas tourner en dérision les actions des hommes à ne pas pleurer sur elles à ne pas les détester, mais en acquiescer à une connaissance vraie³ ».

Nous pouvons alors, affirmer que la pensée spinoziste est aux antipodes des morales d'inspiration cartésienne, stoïciennes, ou chrétienne qui jugent les actions des hommes d'après un système référentiel détaché de la réalité et pour cela fictive et utopique.

En outre, elles reconnaissent toutes, l'existence du « mal métaphysique » qui expriment l'état d'impression de la nature de l'homme. Pour ces morales, il convient d'exorciser ce « mal » (les désirs) par une lutte acharnée contre les désirs, les passions, soit pour les détruire, les refouler ou les sublimer. Par contre pour l'auteur de l'Ethique, le mal n'exprime pas notre essence, notre conatus, mais uniquement notre ignorance. Après avoir

¹ J. Lacroix, Ibid, p.76

² Traité de la réforme de l'entendement

³ Spinoza Traité politique, trad. C. Apunh Ed. GF p.45

miné les fondements c'est-à-dire la croyance à un « mal métaphysique », Spinoza rejette l'anthropologie dualiste et humaniste ; car le fait de diviser l'homme en deux et de privilégier une partie sur l'autre n'exprime que le mépris, le rejet de la partie désirable en l'homme.

En résumé, nous pouvons remarquer que « le juif de la Haye » dans sa critique de la morale, rejette premièrement l'humanisme (l'homme qui se flatte d'être un empire dans un empire) à cause de la surestimation abusive de la nature humaine. Mais, en deuxième lieu il critique la morale de la réprobation (le mépris de l'homme et de sa nature) ce qui semble être un paradoxe. Mais, si nous voyons plus clairement les choses nous remarquons que ces deux conceptions de la morale véhiculent les mêmes méfaits. Car l'acte de mépriser ou de nier l'homme se retrouve aussi bien dans la morale de la culpabilité que dans celle qui conçoit l'homme comme *un empire dans un empire*. Pour plus d'éclaircissement, Lacroix dissipe le paradoxe apparent car pour lui « un cheval est détruit aussi bien s'il se change en homme qu'en insecte¹ ».

C'est cette critique ardente à l'égard de l'attitude morale que la postérité philosophique a hérité. Cette vision péjorative de la morale a préparé l'émergence de la philosophie du soupçon, mais également les grands systèmes de la philosophie de la prise de conscience comme l'hégélianisme et le marxisme.

Pour Marx la conscience morale n'est en rien objective, elle est un fait dérivé. Ou disons plutôt que la morale est une invention, un produit de la société. C'est pourquoi elle conçue à l'intérieur du marxisme comme une forme de l'idéologie. Donc au lieu de la réalité ou de la vérité la morale nous présente l'image renversée de la société.

¹ J. Lacroix Spinoza et le problème du salut , Ibid, p77

La critique généalogique de Nietzsche est encore plus virulente. Car cette dernière par son souci de libérer l'humanité des *idéaux ascétique* se propose en première ligne de miner les fondements de la morale. Selon Nietzsche la morale constitue l'une des idoles que l'humanité doit détruire du fait qu'elle prône le renoncement de soi, la négation de la vie. Dans la généalogie de la morale il montre que les moralistes secrètent la « mauvaise comme » qui met l'homme en conflit avec sa propre nature. Cette moralité pousse l'homme à se haïr à mépriser sa nature au profit d'un mensonge, à préférer la souffrance au bonheur et à la liberté.

Freud de par cette critique de la morale propose un nouvel aperçu scientifique de la nature humaine et fonde la psychanalyse. Pour lui le « ça » est une instance naturelle en l'homme, et pourtant la morale ou l'intériorisation psychologique des interdits parentaux viennent étouffer les pulsions naturelles de l'homme (le ça). Raison pour laquelle l'angoisse est permanente dans la vie de l'homme car elle manifeste les contradictions entre les instincts vitaux et les prescriptions de la morale.

Cependant, Spinoza méritait bien son nom de négateur de la morale, du moment qu'elle constitue selon l'auteur du Tractatus l'une des plus grandes idoles de l'humanité. Il convient alors de détruire la morale à coup de marteau pour pouvoir accéder à la liberté et au bonheur.

CHAPITRE II : LES DELIRES DE FRAYEUR ET D'ANGOISSE

Plus que l'athéisme brutal de Lucrèce, il faut craindre l'athéisme honteux inconscient qui a osé pour la première fois sapé ouvertement les fondements du christianisme. Et pourtant « cette méthode insidieuse, Fontaine de la Roche en voit l'origine chez Spinoza »¹

Nous pouvons alors, nous demander s'il n'existe pas une erreur dans cette interprétation du spinozisme. Car Paul Verniere dans son ouvrage consacré à la pensée spinoziste (Spinoza et la pensée française) montre ce que « le juif de la Haye » dit de la grandeur de Dieu et ce que l'homme lui doit à titre de premier Être. Cependant, Spinoza consacre la plupart de ses œuvres à l'étude de Dieu, et la théodicée du livre I de l'Ethique nous en donne un exemple pertinent. Il proclame qu'il y a un Dieu, un être infiniment juste, miséricordieux ; qu'il est le seul et l'unique ; qu'il est partout et rien ne lui est caché ; qu'il a un droit souverain et une puissance absolue sur toutes choses ; qu'il est indépendant et qu'il agit par lui-même ; qu'il a fait toute et qu'il les gouverne avec une sagesse admirable.

Nous pouvons alors, nous demander si celui qui dit de Dieu de si grandes choses est un athée. Mais, lorsque nous pensions que depuis des décennies, non seulement les chrétiens, mais aussi les philosophes les plus libéraux et parmi eux Montesquieu, Condillac, et Voltaire se détournaient de Spinoza comme « d'un démiurge fou ou infernal » ou comme « le prince des athées »².

Il est alors, de notre ressort de déceler dans la doctrine spinoziste les signes ou les causes d'un tel discrédit. Mais également de comprendre ce qui a valu à Spinoza la

¹ Paul Verniere, Spinoza et la pensée française avant la révolution ed PUF Paris, 1954, p. 463

² Termes utilisés par Paul Vernière pour mettre l'accent sur la renommée de Spinoza.

condamnation sans appel prononcée par la communauté juive en 1656 (il avait 24 ans). En effet sa critique verbale et sa non participation aux cérémonies du Temple le séparent de plus en plus de la Synagogue. « Le juif athée » est « excommunié » selon un rite d'expulsion violent : le *herem* (malédiction). Sans oublier le fait qu'un juif fanatique avait tenté de l'assassiner en 1656. Si nous sommes éclairés sur les raisons de sa séparation avec la juiverie d'Amsterdam, rien encore ne nous édifie sur les raisons de son athéisme proclamé par tous ses adversaires. Et parlant, Robert Misrahi justifie en quelque sorte cette accusation en ces termes : « En réalité les adversaires du philosophe, depuis les calvinistes cartésiens jusqu'aux luthériens comme Leibniz et aux juifs orthodoxes d'Amsterdam, ainsi que les jeunes philosophes sympathisants comme le malebranchiste Dortous de Mainam, n'avaient pas tort de constater l'absence d'un Dieu personnel, créateur du monde et juge des actions humaines, dans la pensée de Spinoza¹ ».

Pour comprendre cette affirmation de Robert Misrahi, il faudrait opérer un retour vers l'aspect contestataire et révolutionnaire du spinozisme. En effet à la différence des ontologies platonicienne, cartésienne ou kantienne, la description spinoziste n'est pas dualiste mais moniste ; car Dieu et le monde sont un seul et même Être unifié. Et l'expression « De siva Natura » nous en dira plus.

Ainsi, Dieu n'est que la substance infinie sous la forme de la « Nature naturante » c'est-à-dire Dieu en tant qu'il est considéré comme cause libre.

La conception spinoziste, à la fois moniste immanente et naturaliste se départit et rejette toute conception qui intègre dans système l'existence d'un Dieu transcendant, créateur et moral. C'est pourquoi ; « le juif athée » dans l'appendice du livre I de l'Éthique dénonce cette attitude de l'imagination interprétant le monde et Dieu lui-même. Pour dire

¹ R. Misrahi, Spinoza et spinozisme. Ibid p .19.

qu'il pourchasse l'illusion et l'imagination jusque dans les limites de la religion judéo-chrétienne en passant par les ontologies traditionnelles. Nous allons voir que la grande erreur de la religion prend sa source dans les délires de l'anthropomorphisme et dans la superstition.

Premièrement, en dénonçant l'idée d'un Dieu transcendant, Spinoza vise la superstition et ses implications dans la vie religieuse. Alors, la transcendance qui prend son origine dans la superstition précise bien l'état de servitude intellectuelle et existentielle auquel les hommes en sont arrivés avec les religions judéo-chrétiennes.

Dieu comme substance unique ayant tous les attributs ne produit rien sans les produire dans chaque attribut suivant un seul et même ordre. En insistant sur une égalité de dignité et de principe entre les attributs notamment entre la Pensée et l'Étendue, le spinozisme opère une critique de toute éminence et de toute transcendance. Pour dire qu'aucun attribut n'est supérieur à l'autre, aucun n'est réservé au « créateur », aucun n'est renvoyé aux « créatures » et à leur imperfection. Car le plus souvent la notion de transcendance désigne le degré de perfection de l'essence divine par rapport à l'état d'imperfection des hommes incapables par leur finitude d'avoir une connaissance exacte de Dieu.

Cependant, l'athéisme de l'auteur du tractatus s'explique par le fait qu'il nie la providence divine et la transcendance de Dieu par rapport au monde. Ce qui signifie que la réalité divine est immanente au monde matériel. Et Robert Misrahi dans son ouvrage intitulé Spinoza et le spinozisme interprète la perspective spinoziste en ces termes : «Il n'existe aucun monde ou Être transcendant, situé ailleurs ou au-delà de notre vie : nous

sommes intérieur à l'Être, et l'Être est intérieur à ce monde ci, il est ce monde où nous existons et dans lequel nous mourons¹ ».

La conception spinoziste de Dieu s'établit sur une dénonciation radicale du Dieu de la religion. C'est pourquoi « le juif athée » introduit la méthode géométrique qui élimine toute idée de modèle (la perfection divine). La méthode *d'éminence* est illusoire anthropocentrique, elle prétend connaître Dieu en lui attribuant ce qui est en l'homme, la plus haute perfection (l'esprit) et en même temps on le déclare incompréhensible en portant cette perfection à un degré éminent, supposé inaccessible et mystérieux. Voilà selon Robert Misrahi l'origine de la superstition.

Nous ne devons alors, prêter à Dieu rien d'obscur, d'inconnu, de mystérieux. Les théologies négatives, toute celles qui insistent sur le mystère divin, sont elles mêmes victimes de la superstition et de l'illusion. Et Spinoza reproche au christianisme d'entretenir cette superstition en agrandissant la distance qui sépare l'homme de Dieu. Car la religion insiste sur le fait que l'homme est totalement dépendant de Dieu et Dieu absolument indépendant de l'homme. Et elle soumet également les rapports de l'homme à l'Être transcendant sous le signe de la dépendance qui se manifeste par l'espoir et la crainte. Voilà l'origine et le moteur de la croyance superstitieuse : l'espoir d'un paradis et la crainte de l'enfer.

C'est ainsi que dans la lettre 73, Spinoza répondant à Albert Burgh sur les motifs de sa colère contre le catholicisme lui dit : « Pourquoi voulez-vous donc que je crois mes démonstrations inspirées par le Prince des Esprits malins, les vôtres par Dieu ? Quand je

¹ R. Misrahi, Spinoza et le spinozisme, Ibid, p.22

vois surtout (...) que si vous êtes l'esclave de cette Eglise ce n'est pas tant l'amour de Dieu qui vous pousse que la crainte de l'enfer, seule cause de la superstition »¹

En résumé, disons que Spinoza en détruisant la notion de transcendance montre que toute la réalité est naturelle et rationnelle. Il détruit les fondements de la religion car pour lui il n'y a pas d'avant (le paradis perdu), ni après (au-delà), ni chute, la réalité est tout ce qu'elle pouvait être.

Mais, cette vision immanente de Dieu et de la réalité soulève un autre problème ou du moins, détruit *l'activité créationniste*. L'acte de la création relève de l'illusion et de l'ignorance de l'ordre universel. Car l'idée d'un Dieu créateur et juge des actions des hommes n'est qu'une illusion. En fait, le reproche que Spinoza fait à la religion judéo-chrétienne concernant le Dieu créateur, est le fait de détruire le lien de dépendance mutuelle entre Dieu et les hommes. Pour dire qu'elle détruit le lien qui unit l'homme à la totalité qui le compose. En effet, il est bien vrai que « Tout ce qui est, est en Dieu et rien ne peut sans Dieu être ni être conçu² ». Mais, avec l'univocité de la cause qui est la clé de voûte du spinozisme, *le monisme* exclut tout acte de création et ouvre sur une perspective de *l'immanence*. On peut définir *l'immanence* comme la conception qui nie l'idée d'une humanité créé par un Dieu transcendant ; car tout ce qui existe dans la nature découle de la *nécessité* de la puissance divine.

Par la modalité de la *nécessité* qui explique le mécanisme du déterminisme universel, l'auteur du tractatus montre que la contingence et la finalité relève de notre ignorance. Car les êtres, selon Gilles Deleuze ne sont pas produits par l'acte d'un décret divin qui à la manière d'un prince, aurait pu choisir un autre monde et d'autres lois³. C'est

¹ Lettre 73 à Albert Burgh ed GF, trad. Charles Apuhn p 341

² Spinoza L'Éthique, op. cit. p. 16

³ Spinoza critique ici la conception des causes finales avec Leibniz.

pourquoi Paul Verniere, en montrant la parenté entre Spinoza et la postérité philosophique, précise que Montesquieu « dans la mesure où il fait de la création un acte nécessaire et non un acte libre, le monde devient aussi nécessaire et le monde spinoziste réapparaît¹ ».

Donc, on peut affirmer avec l'assentiment « du philosophe juif » que l'existence du monde et des hommes sont nécessaires car quand la cause (Dieu) est là, on ne peut rien faire pour que l'effet (le monde, les hommes) ne s'en suive pas. La réalité phénoménale n'est alors que l'effet ou le déploiement de la *Nature Naturante* (Dieu). Cette vision détruit tout finalisme ontologique, il n'existe pas un Dieu moral poursuivant des fins et juge des actions des hommes. Tout ce qui est, est nécessaire par soi ou par sa cause. En plus de l'existence nécessaire de toute chose, l'ordre éternel de la Nature, relève de cette *nécessité* et aussi bien Dieu que les hommes sont déterminés par cette unique modalité de l'être qui est le nécessaire.

On peut alors, déduire de cela que le finalisme ne relève pas de la réalité, c'est un mensonge qui tire son origine de l'illusion plus précisément de l'illusion anthropomorphique. Et dans l'appendice de la première partie de *l'Éthique*, l'auteur avance que « les hommes supposent communément que toutes les choses de la nature agissent, comme eux même, en vue d'une fin, et vont jusqu'à tenir pour certain que Dieu a tout fait en vue de l'homme et qu'il fait l'homme pour que l'homme lui rendit un culte² ».

Cette partie de *l'Éthique* montre premièrement que toute la religion n'est que de l'anthropomorphisme c'est-à-dire, l'homme a tendance à projeter ses propres impressions sur la nature divine. Et en deuxième lieu, elle s'attaque à la philosophie de Leibniz (l'Optimisme). Ce dernier (Leibniz) explique dans sa théodicée que Dieu se propose des

¹ P. Verniere, *Spinoza et la pensée française avant la révolution*, Ibid, p. 460

² Spinoza, *L'Éthique*, Ibid, p.61

fins et appète le bien ; raison pour laquelle Dieu a choisit parmi une infinité de mondes possibles le meilleur des mondes qui soit conforme avec sa nature. Et contre cette erreur « le juif de Voorburg » nous prévient car « Si Dieu agit pour une fin, il appète nécessairement quelque chose de quoi il est privé¹ ». Et alors qu'en Dieu « il n'y a pas de manque, il n'y a pas de possible incertain ou de potentialité virtuelle non réalisée : ce serait imperfection pour l'Être que de n'être pas tout ce qu'il pourrait être. De même qu'il n'y a rien au-delà ou à coté de l'infini ni vide, ni manque² ».

Et même la perfection divine n'est pas qualité morale ou esthétique (le bien et le beau), mais elle est une plénitude d'être. En effet, l'antifinalisme spinoziste nous conduit à la critique de l'autorité despotique de Dieu ; il n'est pas un monarque, ni un juge qui dicte ses décrets aux hommes. Et Gilles Deleuze en paraphrasant la lettre 19 à Blyen Bergh, montre que Dieu révèle à Adam que le fruit l'empoisonnera, parce qu'il agira sur son corps en le détruisant ; mais parce que Adam à l'entendement faible, il interprète « l'effet comme une sanction et la cause, comme une loi morale³ ».

Par « loi morale », il faut entendre une cause finale procédant par commandement et interdit. Contrairement aux préceptes de la religion, Dieu n'est pas une providence qui veillerait au sort de l'humanité en la jugeant et rétribuant ses actions coupables ou vertueuses.

En résumé, nous pouvons alors estimé l'athéisme de Spinoza dans le fait qu'il dénonce tous les discours sur Dieu. Surtout ceux des croyances qui prennent leur source dans l'illusion de la conscience plus précisément dans l'anthropomorphisme. C'est pourquoi « le juif athée » tout en donnant à la substance divine une infinité d'attribut, se

¹ Ibid, p.64

² R. Misrahi Spinoza et le spinozisme,Ibid p.31

³ G. DELEUZE, Spinoza. Ed PUF Paris 1970 p. 97

refuse à en envisager humainement d'autre que la Pensée et l'Etendue. Du fait qu'entre l'intelligence de Dieu et l'intelligence humaine, il n'y a plus de rapport qu'entre « le chien, constellation céleste et le chien, animal aboyant¹ ».

Et Montesquieu dans sa *lettre 69* interprétant la prudence de l'auteur de *L'Ethique* en ce qui concerne la définition de l'essence divine nous dit « Les philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu ont dit qu'il était un être souverainement parfait. Mais ils ont extrêmement abusé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir et d'imaginer, et ils en ont chargé l'idée de divinité sans songer que tous ces attributs s'entre empêchent et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire² ».

Et La Moysade fidèle à la conception erronée de la tradition, nous dit selon Paul Vernière dans son ouvrage consacré au spinozisme qu'après la lecture de la Bible « j'ai rencontré l'homme partout et n'a trouvé Dieu nulle part ».

Cette posture négatrice de Spinoza à l'égard de la conception philosophique de Dieu (celle de la philosophie de la conscience), ne manquera pas d'ébranler la religion judéo-chrétienne, car cette dernière trouvait sa justification dans cette philosophie servante de la théologie. En fait, pour démonter les dogmes du judaïsme et du christianisme et épurer les Textes sacrés de l'erreur et de l'imagination, il se propose dans le traité théologico- politique de considérer les écritures comme un texte et non pas comme l'expression d'une inspiration divine.

Raison pour laquelle, le tractatus pose aux théologiens de redoutables difficultés par sa critique du miracle, de la prophétie et de l'authenticité de l'écriture. Ainsi Paul

¹ Spinoza, *L'Ethique* Eth I théorème 17, scolie.

² Cité par Paul Vernière *Spinoza et la pensée française avant la révolution* p.239

Verniere, montre la position inconfortable de Spinoza et la témérité de son acte (douter de la vérité des Textes sacrés) ; car il est impossible en Europe au XVIIème et au XVIIIème siècle d'envisager de façon historique les documents constitutifs du christianisme. L'histoire religieuse n'est pas une science, mais une partie de l'apologétique.

A ce niveau, il convient d'accepter le fait que Spinoza méritait bien son nom de « philosophe athée », de « prince des athées » ou de « juif athée » dans un environnement aussi hostile que l'Europe du XVIIème au XVIIIème siècle. Mais dans l'appendice de l'Ethique justifiant son athéisme, il explique que celui-ci qui cherche la vraie cause des choses au lieu de s'en émerveiller comme un sot est souvent tenue pour hérétique et impie. Et par sa ténacité et sa témérité, il va droit au but et effectue un examen des textes sacrés avec une connaissance de la langue hébraïque à l'appui. Et au bout du tunnel il arrive à la conclusion suivante : « Presque tous substituent à la parole de Dieu leurs propres invention et s'appliquent uniquement sous le couvert de la religion à obliger les hommes à penser comme eux ¹».

En effet, nous pouvons déduire que la fonction dénonciatrice du spinozisme réserve une place centrale à cette formule inventé par Paul Hazard : « le procès du christianisme ». Ce que « le juif laïque » reprochait à la religion ; c'est d'entretenir aussi bien l'ignorance que la superstition en passant par les délires anthropomorphiques. Plus précisément dans la préface du tractatus l'auteur dénonçant le commerce illicite de la religion et des prêtres dit : « Ayant forgé d'innombrables fictions [les hommes] interprètent la nature en terme extravagant, comme si elle délirait avec eux [...] ils prennent les délires de l'imagination, les songes et n'importe qu'elle puérile sottises pour des réponses divines² ».

¹Spinoza, Traite théologico politique. Trad. : Charles APUNH Ed. GF p. 21

² Spinoza, L'Ethique, Ibid. p.145

Ainsi, la religion parasite la réalité et la remplit de fardeau vain et illusoire. Elle aliène la liberté individuelle par la croyance superstitieuse qui se manifeste par l'espoir d'un paradis ou la crainte de l'Enfer. Et la lettre à Albert Burgh nous montre que les hommes sont poussés à la foi religieuse plus par la crainte de l'Enfer que par l'amour de Dieu. Pour détruire le culte superstitieux et surnaturel que véhicule la religion, le premier philosophe du soupçon (Spinoza par Paul Ricœur), exprime sa méfiance et sa haine à l'égard du miracle. Car ce dernier n'est pas seulement dangereux parce qu'il détruit l'harmonie du monde, mais parce qu'il accrédite l'erreur et le fanatisme. Et détachant le miracle de son aspect superstitieux, il montre dans le tractatus, qu'il est un fait naturel masqué par l'ignorance ou déformé par l'intérêt de primitifs narrateurs. Et en ce qui concerne la prophétie, il a retrouvé son vrai sens, en montrant dans le traité théologico-politique qu'elle n'est pas une inspiration transcendante et divine. Malgré cette confusion, le prophète n'est pas un imposteur, mais un homme d'imagination vive (qui est victime de l'illusion de la conscience) dont la mission est justifiée par la valeur morale de son message. De ce fait, pour lui le prophète Moïse n'était pas détenteur d'un message divin (Les dix commandements), mais avait pour mission de fédérer un peuple (le peuple hébreu) et lui donner des lois.

Nous pouvons retenir de tout cela que selon « le juif laïque » la religion maintient l'homme dans l'état de servitude et de tristesse, l'ignorance et la peur sont les deux pivots de toute croyance religieuse. C'est la raison pour laquelle, libérer les hommes de la crainte de Dieu (superstition) est l'un des buts de la philosophie spinoziste.

C'est cette conception de l'athéisme que « le juif athée » a légué à la modernité et que les « trois grands maîtres du soupçon » ont renouvelé par la radicalisation de la critique de l'attitude religieuse. Sans oublier les encyclopédistes du XVIIème siècle et les partisans

de l'existentialisme athée, qui partant de l'athéisme spinoziste ont laïcisé tous les phénomènes de la nature.

Donc, nous ne serons pas surpris par la vision du philosophe allemand Ludwig Feuerbach (1804-1872) qui deux siècles après Spinoza, fait de la religion une aliénation de l'essence *humaine*. Pour dire que l'activité religieuse rend l'homme esclave de lui-même et de Dieu. Pire encore, la religion relève du mensonge et de la supercherie. Pour lui Dieu n'est rien d'autre que l'homme maintenu à distance de lui-même sous la forme d'un être transcendant. C'est ainsi que dans L'Essence du christianisme Feuerbach montre que ce n'est pas Dieu qui crée l'homme, mais l'homme lui-même qui crée Dieu.

Suivi en cela, par Marx qui va pousser sa critique plus loin. Marx un « des maîtres du soupçon » dénonce pour sa part la religion comme « opium du peuple »¹. Par cette formule célèbre, il veut dénoncer l'illusion religieuse par sa fonction antidolésive. La religion console les hommes de leur misère présente, en leur faisant espérer un au-delà meilleur. Mais reste à savoir que cet espoir ne guérit pas la misère, et la masque comme une drogue qui endort un malade. Pour Marx comme pour Spinoza le dépassement de l'illusion religieuse constitue une nécessité vitale car « La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole² ».

Freud à la suite de Nietzsche voit en Dieu le substitut imaginaire du père protecteur de notre enfance. Comme les fleurs du pavot la religion nous cache la médiocrité de la réalité et à la place, elle nous présente un monde illusoire et mensonger. Dans l'avenir

¹ Formule extraite de la critique de la philosophie du droit de HEGEL 1843

² Marx Contribution à la critique de la philosophie du droit de HEGEL, trad. G Besse, Ed. Sociales, 1977 p.197

d'une illusion, le père de la psychanalyse dénonce les tares de la religion en le concevant comme « la névrose obsessionnelle de l'humanité »¹.

Enfin avec Nietzsche qui est l'héritier direct de Spinoza la critique est encore plus radicale. Il montre que la nocivité de la religion réside dans sa valeur de dévalorisation et de domestication de la fauve humaine.

Selon Spinoza la religion maintient l'homme dans la crainte superstitieuse et dans l'angoisse métaphysique

¹ Formule extraite dans l'ouvrage de Freud L'Avenir d'une illusion (1927), coll. « Quadrige », PUF, 1995 p.43-46

CHAPITRE III : PATRIOTISME OU ESCLAVAGE

Spinoza montre que la nocivité de l'illusion superstitieuse ne se limite pas seulement sur le plan de la religion, mais elle se prolonge dans l'Etat. Car « Nul moyen de gouverner la multitude n'est plus efficace que la superstition. Par où il arrive qu'on l'induit aisément sous couleur de religion, tantôt à adorer les rois comme des dieux, tantôt à les exercer et à les détester comme un fléau du genre humain¹ ».

La finalité de la superstition n'est autre que la domination des hommes par le tyran sous le couvert de la religion. C'est ainsi qu'il est nécessaire de secréter la peur, l'angoisse, la superstition du fait que « l'homme qui exploite les âmes tristes », c'est-à-dire le tyran a besoin de la tristesse des âmes.

Nous voilà maintenant arriver à la critique spinoziste du régime monarchique. Et « le juif de la Haye » nous déclare dans la préface du traité théologico-politique que « Le grand secret du régime monarchique et son intérêt majeur est de tromper les hommes et de colorer du nom de religion la crainte qui doit les maîtriser afin qu'ils combattent pour leur servitude, comme s'il s'agissait de leur salut, et croient non pas honteux, mais honorable au plus haut point de répandre leur sang et leur vie pour satisfaire la vanité d'un seul homme² ».

C'est cette capacité de falsifier le réel et de renverser les rapports humains par rapport au réel que « le juif d'Amsterdam » a vivement reproché aux régimes monarchiques. Bien avant Marx, il avait montré que la religion sera l'instrument ultime pour légitimer la domination l'esclavage de l'homme. La religion sacralise les arguments les plus spécieux enfin de diviniser le tyran ou le despote.

¹ Spinoza TTP, Ibid, p.21

² Ibid, p.21

Pour comprendre la fausseté des principes de la monarchie, il faudrait revenir sur la critique spinoziste des *théoriciens Classics du droit*. Contrairement à ces penseurs, Spinoza conçoit que le désir est antérieur à toute valeur, il n'existe dans l'état de nature ni bien, ni mal, ni droit, ni injustice. Le droit est assimilable à la force ; la puissance d'exister.

Nous pouvons retenir deux constats dans cette nouvelle conception du droit :

-Premièrement pour Hobbes et Spinoza le droit de nature n'a pas une connotation morale. C'est le droit du gros poisson de manger le petit. C'est dire que le droit de l'individu s'étant jusqu'où s'étend sa force.

-Deuxièmement, nous pouvons dire que le droit n'est pas une valeur transcendante. Cependant, la conception politique spinoziste, détruit tous les fondements des régimes politiques malsains (monarchie ou despotisme). Spinoza s'attaque précisément aux théoriciens Classics du droit (Platon, Aristote) qui étaient solidaires à une certaine conception relevant de la théologie. Par l'identification du droit à la force vitale, il assure l'égalité entre les individus et mine en quelque sorte la *compétence du sage* : c'est-à-dire le postulat à partir de quoi les anciens ont estimé nécessaire l'existence d'un sage ; c'est-à-dire quelqu'un de supérieur qui a la connaissance des essences et qui est apte pour parler de la politique et diriger les autres. Ce que « le juif d'Amsterdam » avait voulu éviter en cela, c'est le fait de légitimer et de justifier le règne d'une élite sur les autres hommes. Mais également, il s'insurge contre les critères mensongers et arbitraires qui président à l'élection d'un homme ou d'une famille. S'agissant d'un homme, on parle du despotisme ou de la tyrannie et s'il s'agit d'une famille c'est la monarchie. Ce qu'il reproche précisément à ces deux régimes c'est de maintenir l'homme dans un état d'aliénation et d'ignorance. Ils entretiennent cette ignorance aveugle, cette déraison humaine jusqu'à la superstition la plus délirante pour pouvoir manipuler les hommes dans le but d'asseoir leur

autorité. Les bénéficiaires d'une telle situation s'attaquent à toute tentative d'élucidation qui peut faire sortir l'homme de l'ignorance. « Car ils savent que l'ignorance une fois détruite, s'évanouit cet étonnement leur unique moyen d'argumenter et de conserver leur autorité¹ »

Donc ces régimes politiques défectueux et tyranniques, selon Spinoza ont intérêt à maintenir les hommes dans un état d'ignorance afin d'assurer leur pouvoir. Si c'est pour dénoncer le faux culte superstitieux de la religion qu'il a écrit le tractatus, Spinoza insiste sur ses racines proprement politiques. La superstition seule au plan politique s'associe à la crainte c'est-à-dire la peur non pas de l'enfer mais des représailles et de la réprobation. Ce qu'il reproche en outre à ces régimes, c'est de maintenir les hommes dans l'ordre par la peur du châtement masqué par un sentiment de patriotisme infallible. Dit-on alors avec « le juif de Voorburg » que le péché ne peut se concevoir que dans un Etat social. En quelque sorte, on peut expliquer le péché comme l'intériorisation psychologique du châtement. C'est un mécanisme d'autodestruction ou plutôt selon Nietzsche « d'auto-empoisonnement », par le moyen duquel l'appareil de l'Etat, sous le couvert de la religion, persécute les hommes et les pousse dans l'esclavage. Et fait, la théologie juge les actions humaines non pas dans leurs rapports à la vérité, mais dans leurs rapports à l'obéissance. On peut alors parler d'une théologie servante de l'Etat qui entretient l'ignorance et l'obéissance. Il faut alors donner raison à Machiavel qui parlant de la force de l'Etat dit qu'il est impératif que les hommes aient une religion et s'il le faut que « le prince » n'hésite pas à utiliser la force pour que les hommes croient. C'est cette idée que Spinoza va reprendre pour montrer dans le tractatus que la religion est un atout incontournable pour l'autorité de l'Etat, afin de maintenir les hommes dans l'angoisse métaphysique et dans la

¹ Spinoza L'Ethique, Ibid p.75

servitude. C'est pourquoi, il se propose de dénoncer et de détruire l'apparence religieuse de l'Etat qui consiste à voir les rois ou le tyran comme un Dieu, de masquer la foi, l'obéissance sous le nom de la connaissance, et de considérer l'aliénation, son propre esclavage comme un patriotisme libéral. Par conséquent, les hommes en proie à l'angoisse et à la frayeur et impuissants de sortir de leur état d'aliénation « combattent pour leur servitude, comme s'il s'agissait de leur salut¹ ».

Après les deux parties précédentes, il devient clair et évident que le spinozisme constitue une philosophie négatrice et dénonciatrice. Spinoza surpassant de loin le doute hyperbolique², radicalise sa critique du point de vue épistémologique et existentiel. Cette dernière débutant par la dénonciation de la conscience imaginative³, débouche sur la condamnation totale des « idéaux ascétiques »⁴. Bien avant Nietzsche, « le juif d'Amsterdam » a osé pour la première fois, faire « le procès du christianisme » et de contester l'autorité des textes sacrés (l'ancien et le nouveau testament). En ce qui concerne la morale, il considère les principes moraux comme des instruments ou des moyens qui permettent de maintenir les hommes dans l'ignorance et dans l'esclavage absolu. Et dans la vie sociale et politique, l'appareil de l'Etat est semblable à une conspiration des démons pour attenter à la liberté de l'homme.

C'est cette critique acerbe et virulente que l'histoire des idées n'a jamais pardonnée à l'auteur de l'Ethique. Et c'est ce qui explique selon Robert Misrahi « l'espèce de mauvais destin qui poursuit son ouvrage⁵ ».

¹ Spinoza, TTP, Ibid, p.22

² Le doute cartésien.

³ Relativement à « la philosophie de la conscience ».

⁴ Nietzsche dans la généalogie de la morale considère la morale, la religion comme des idéaux ascétique.

⁵ R. Misrahi Encyclopédia universalis, Ibid p. 1472)

TROISIEME PARTIE :

**PRISE DE CONSCIENCE,
REVOLUTION ET LIBERATION**

CHAPITRE I : PHILOSOPHIE OPTIMISTE ET

PURIFICARICE

« Le juif de Voorburg » a en quelque sorte ouvert la brèche ou vont se précipiter tous les systèmes critiques, allant du criticisme kantien aux « trois grands maîtres du soupçon », sans oublier les novateurs du siècle des Lumières. Pour voir plus explicitement la perspective destructrice et négatrice de la philosophie spinoziste, il faudrait se référer sur le fait que Nietzsche lui-même reconnaît avoir emprunté « le marteau » à son maître Spinoza. Plus exactement dans sa lettre à Overbeck du 30 juillet 1881, il avoue : « Je suis au comble de la joie. J'ai un prédécesseur ! Je me retrouve dans les cinq idées fondamentales de la doctrine de Spinoza : négation de la liberté, de la volonté, de la finalité, de l'ordre moral dans le monde, de tout mobile non égoïste de l'activité... Du coup ma solitude devient solitude à deux¹ ».

Philosophe seul, haï et rejeté partout. Emile Bréhier explique qu'il n'est pas de doctrine qui est excitée autant d'enthousiasme et autant d'indignation que celle de Spinoza. Cette situation lamentable s'explique par le fait que la tradition philosophique n'a retenu chez Spinoza que le rôle destructeur et négateur de sa doctrine et par conséquent a négligé le rôle constructeur. Et pour dépasser cette confusion ; Emile Bréhier avance : « il arrive souvent, les contemporains sont frappés par les négations d'un système, plus que par les affirmations, dont elles sont pourtant l'envers² ».

Paraphrasant Bréhier, nous sommes en mesure de dire que la haine à l'égard du spinozisme n'est pas du tout justifiée. Car le plus souvent, on juge injustement Spinoza en se focalisant uniquement sur un des aspects de sa philosophie ; son aspect critique. Et pour

¹ Cité par J. Lacroix Spinoza et le problème du salut p.10

² Emile Bréhier Histoire de la philosophie, Tome II, 17^{ème} et 18^{ème} siècle, Ed. PUF, p 157.

juger objectivement un système, il faudrait avant tout avoir un regard circulaire sur l'ensemble de ses composants.

Si nous soumettons notre réflexion à cette exigence de rigueur et d'objectivité, nécessaire pour la connaissance d'une doctrine, il devient clair et manifeste que le spinozisme ne débouche pas sur le scepticisme sur le plan intellectuel ni sur le plan pessimisme sur le plan existentiel. De ce fait la critique, la négation chez Spinoza n'est pas une fin en soi. Elle n'a qu'une valeur transitoire et méthodologique. En fait la philosophie « du juif athée » ne se limite pas seulement sur la contestation et la critique ; car elles se présentent comme des phases nécessaires pour la découverte de la vérité. Donc nier l'ignorance et l'illusion c'est d'une certaine façon retrouver la vérité. Dans le spinozisme comme dans la phénoménologie hégélienne, la négativité n'a pas une connotation péjorative, elle seule permet la purification progressive de la conscience. Spinoza dans son traité de la réforme de l'entendement propose un changement de regard intellectuel, c'est-à-dire une réforme et un changement de modèle. Il faudrait dépasser la conscience fautive qui était jadis le modèle de la connaissance pour pouvoir accéder à la vérité.

Alors, avant de parler d'une phénoménologie hégélienne, il faudrait auparavant mettre l'accent sur « la phénoménologie spinoziste ». « Le juif de la Haye » comme plutarque Hegel, montre que l'accession de la vérité n'est pas immédiatement donnée elle suppose un itinéraire, un devenir. Donc Jean Hyppolite dans Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit, n'avait pas tort de dire que « la phénoménologie est une histoire concrète de la conscience, sa sortie de la caverne et son ascension à la science¹ ».

¹ J. Hyppolite Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit, Ed. philosophie de l'esprit p.18

Et Spinoza ne s'est jamais lassé de dire que sa philosophie n'est pas une entreprise facile et ouverte à tout le monde, car elle est un itinéraire ; « Une route longue et ardue »¹. Pour dire que la conscience dans son devenir, se critiquant elle-même, accède à la vérité. De ce fait, pour comprendre l'importance de la négation dans le spinozisme, il est nécessaire de la replacer dans le contexte de l'itinéraire de l'Éthique. Cet itinéraire qui retrace l'évolution de l'esprit et le progrès de la connaissance, nous présente les trois étapes successives de la culture intellectuelle. Il s'agit plus précisément *des trois genres de la connaissance* qui se manifestent sous une forme tripartite et dialectique (affirmation, négation, affirmation). Ou parlons plutôt selon la terminologie hégélienne de thèse, d'antithèse et de synthèse :

-Dans *le premier degré de la connaissance* ; l'homme se voit comme être autonome ; c'est le moment de l'illusion anthropocentrique et finaliste ;

-Dans *le deuxième degré de la connaissance* ; l'homme prend conscience de son erreur et de son ignorance. C'est la phase de la critique et de la négation ;

-C'est alors dans *le troisième degré de la connaissance* ; que la conscience accède à la vérité par le dépassement de l'illusion.

Nous pouvons retrouver ce même cheminement dans *la loi des trois états* d'Auguste Comte et dans la pensée nietzschéenne avec *les trois métamorphoses de l'esprit*².

Cependant, selon Auguste Comte l'état métaphysique constitue un point crucial pour la maturité de l'esprit humain. De ce fait, la négativité de cet état n'est rien d'autre que la lente destruction de l'état théologique. Et étant donné que la métaphysique est

¹ Spinoza l'Éthique. Op. Cit, p.5

² Titre de la première partie de Ainsi parlait Zara Thoustra, p 25-26.

l'adolescence de l'esprit, elle se présente comme une phase transitoire entre l'état mythologique et l'état positif.

Pour Nietzsche également la deuxième métaphore n'est pas la finalité de sa philosophie car après avoir renoncé au « tu dois »¹, l'esprit doit se faire « enfant ». Plus proche de Nietzsche que de Comte, Spinoza nous présente l'itinéraire de l'Ethique comme l'articulation des « *trois métamorphoses de l'esprit* ».

Premièrement, l'esprit est « chameau » dans le premier genre de la connaissance. C'est le moment de la croyance aveugle de l'ignorance et de la superstition.

L'esprit se fait lion dans *le second genre de la connaissance*. C'est le moment ultime de la dénonciation et du renoncement. Cette étape est nécessaire car elle permet le dépassement de l'esprit chameau et ouvre sur une nouvelle perspective.

Elle prépare *le troisième genre de la connaissance* dans lequel l'esprit se fait enfant c'est-à-dire que l'homme devient maître de lui-même et de son destin. Pour dire que la critique spinoziste débouche sur l'affirmation de la toute puissance de la liberté humaine.

C'est donc, faux et paradoxal de vouloir qualifier le spinozisme comme une philosophie absolument critique et négatrice. La négation n'est qu'un moment et prépare une pensée totalement affirmative et tournée sur la vie. On peut même dire que la critique ne pèse pas lourde devant les nombreuses affirmations qui émanent de la pensée de Spinoza. On peut citer l'affirmation de la possibilité de la liberté humaine, l'affirmation du salut par la connaissance etc....

En effet, du point de vue épistémologique la doctrine spinoziste, malgré sa rupture avec le rationalisme des philosophes de la conscience, ne débouche pas sur le scepticisme. Car convient-il de noter que « le juif athée » bien avant Hegel avait montré que le

¹Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra première partie Ed. GF,p 25

philosophe n'est plus l'amoureux de la sagesse, mais un sage, et le savoir absolu n'est plus de l'ordre d'une quête. Et que l'homme grâce à son intelligence, et avec la conscience purifiée peut accéder au savoir absolu (le troisième degré de la connaissance).

Sur le plan existentiel également, malgré le diagnostic d'une humanité malade, triste et assujettie, le spinozisme ne s'ouvre pas sur le pessimisme. *Il est une philosophie optimiste qui croit à la liberté et au bonheur de l'humanité.* C'est pourquoi en entrant dans l'univers théâtral de Jean Giraudoux : La guerre de Troie n'aura pas lieu, nous pouvons qualifier le système spinoziste de « bloc de négation qui dit oui ». Car tout en niant la religion, la morale, l'Etat, « le juif de la Haye » dit oui à la vie, oui au salut, oui à la liberté humaine. Il affirme la toute puissance de la vie humaine au détriment de toutes les valeurs (le bien, le mal, la pitié, l'humilité...) au nom desquelles, l'homme aliène sa liberté. Car pour lui contrairement à Socrate¹ : la philosophie est une méditation de la vie non de la mort. Et pour Jean Lacroix : « Dire que la philosophie est une méditation de la vie non de la mort, c'est dire qu'elle est une méditation de notre activité et de notre puissance, et non de notre passivité et de notre faiblesse² ».

Pour dire que Spinoza détruit à coup de marteau toute conception tournée contre la vie. Le spinozisme selon Robert Misrahi, partant de son brillant exposé dans *Encyclopedia universalis*, « s'oppose à tous les courants tragiques et pessimistes, d'Héraclite à Heidegger compris³ ».

En d'autres termes, nous pouvons affirmer que le spinozisme étant une doctrine positive et optimiste, réconcilie l'homme et sa vie, l'homme et le monde qui n'avaient jamais été séparé que par l'illusion religieuse et métaphysique. Loin d'une fausse

¹ Pour Socrate la philosophie c'est apprendre à mourir.

² J Lacroix , Ibid, p.85

³ R. Misrahi Encyclopédia Universalis, Ibid p.1468

interprétation, cette philosophie est alors une doctrine de la joie, du bonheur de l'homme. Raison pour laquelle, nous sommes autorisé à dire qu'elle est ni une ontologie, ni une épistémologie, mais une *éthique*. Pour faire allusion à une certaine conception de l'existence concrète de l'homme qui prend en charge l'épanouissement et la liberté.

Donc, il est facile de déduire que c'est l'insatisfaction et la caducité de la vie qui orientent la pensée de Spinoza. Et c'est ce qui explique le fait que cette philosophie se présente sous la forme d'une conversion. Ou disons plutôt que le spinozisme est une révolution qui procède en une conversion ; c'est-à-dire à un renversement de ce qui est déjà établi.

Après avoir élaboré les couples conflictuels et antagonistes ignorance – esclavage/ connaissance – liberté, « le juif de Voorburg » ; explique que seule la connaissance peut nous permettre de nous libérer de la servitude. Pour dire que dépasser l'ignorance revient en quelque sorte à accéder à la vérité et à recouvrir du même coup la liberté.

Comme les stoïciens, Spinoza considère également la nature comme soumise à la nécessité. Ainsi, il ne croit pas au pouvoir absolu du libre arbitre. Ce que nous appelons « liberté » ne serait donc rien d'autre que notre ignorance des causes véritables qui nous font agir. Pour dire que l'homme est d'abord esclave soumis à l'erreur des sens à l'illusion anthropocentrique de la conscience. C'est ainsi que pour lui seule la connaissance permet de convertir la servitude originelle de l'homme en liberté. Pour accéder à la liberté, il me faut comprendre que tout ce qui m'arrive était nécessaire et coïncide par mon intelligence cette *nécessité*. Si le malheur me frappe, quand j'aurai compris que l'enchaînement des causes et des effets rendait ce malheur inévitable, je serai apaisé. Je cesserai d'envisager mes souffrances sous l'angle borné de mon individualité, pour les considérer du point de vue de la totalité. C'est ce qui nous pousse à dire que *le spinozisme n'est pas une*

*philosophie de la liberté, mais une philosophie de la libération*¹. Il se propose comme but final de libérer l'homme de l'illusion de la connaissance et de l'illusion de la liberté par la connaissance de l'union de l'homme avec la totalité (Dieu ou la Nature).

Pour *le troisième degré de la connaissance* ; l'homme sera en mesure de convertir l'erreur en vérité et par le même mouvement l'esclavage en liberté. A ce niveau nous sommes autorisés à dire que le discrédit de la morale, de la religion et de l'Etat n'est pas définitif. Il suffit seulement d'avoir un regard neuf à l'égard de ces concepts et de les convertir par la connaissance.

Alors, la rationalité spinoziste avant d'être une quête de la vérité et de l'Être à une fonction purificatrice et libératrice. Selon le philosophe révolutionnaire, seule la connaissance (le troisième degré) peut nous libérer de l'angoisse métaphysique (morale) de la crainte de la mort (religion) et de l'aliénation individuelle (l'autorité des politiques). Et Robert Misrahi ne manquera pas d'appuyer cette perspective du spinozisme en ces termes « On le voit la lutte pour la liberté n'est pas l'affirmation du libre arbitre, mais la construction de la liberté par la connaissance² ».

Ce qui veut dire qu'avec cette nouvelle rationalité, nous aurons une nouvelle conception de la liberté de la morale, de la religion et de l'autorité étatique. Spinoza fixe même la réalisation de la liberté dans la réalité concrète de l'homme.

¹ J. Lacroix Spinoza et le problème du salut, Ibid, p.10

² R. Misrahi Spinoza et le spinozisme, Ibid p.51

CHAPITRE II : DESALIENATION, LIBERATION PAR LE SALUT,

L'ETHIQUE ET LA DEMOCRATIE.

Pour comprendre la finalité ultime du spinozisme, Robert MISRAHI, nous propose de rapporter l'œuvre spinoziste à la situation existentielle et politique de Spinoza pour comprendre que sa doctrine n'est pas un jeu scolastique des mathématiciens, mais l'effort pour apporter des réponses aux problèmes que posent l'aliénation individuelle, politique et religieuse¹ ».

C'est donc, un désir de liberté qui commande tout le spinozisme ; il est avant tout une philosophie de la libération. Mais il faudrait noter que cette liberté est au service exclusif de l'existence humaine. C'est une manière de réformer la vie et de sortir de cet état d'angoisse et d'instabilité dans lequel nous maintient la morale de la réprobation et de la répression sur le plan de la moralité, la superstition sur le plan religieux et la servitude sur le plan politique.

Et « Le juif de la Haye » nous avait averti même, dès le début, du fait que la recherche du « souverain bien » c'est à dire la liberté suppose un changement de vie .Car avant de réformer l'entendement et pour la réformer, il faut réformer avant tout sa vie ; avant de désaliéner sa pensée et pour la désaliéner il faut désaliéner sa vie. Cette perspective spinoziste ne prône pas un ascétisme ni un renoncement, mais une existence libérée de tous les fantômes de la vie, de toutes les catégories de bien et de mal qui pourrissent la vie de l'individu.

Désaliéner, purifier l'existence humaine revient selon Spinoza à donner une nouvelle conception de la morale, de l'activité religieuse de la vie politique .Donc pour comprendre

¹ Encyclopedia universalis, Ibid, p.1458

le dispositif concret et complet de la libération spinoziste, il est nécessaire de parcourir la vie du sage (l'homme libre) qui accède à la sérénité de l'âme et à la vraie philosophie. Nous allons alors essayer de décrire l'itinéraire de l'existence du sage sur le plan moral, religieux et politique.

❖ L'éthique de la joie

Après avoir ; signé l'acte de mort de la morale chrétienne, cartésienne et stoïcienne sur toutes les acceptations du terme, Spinoza nous présente une *éthique* de l'existence. Mais, on peut ainsi dépasser ce qui semble être une contradiction par le fait que Spinoza lui même précise que son *éthique* est le contraire de la morale traditionnelle.

Contrairement à la morale, *l'éthique* tout en réhabilitant le désir, rejette toutes les attitudes négatives, visant à détruire, à renoncer ou à sublimer le désir. Car la libération véritable n'est pas la suppression du désir mais sa transmutation par la connaissance. Alors la nouveauté du spinozisme vient du fait que son éthique est à la fois rationnelle, transparente, universelle et libératrice.

C'est pourquoi par opposition à la morale du bien et du mal, qui fait l'éloge de l'ascétisme et de la culpabilité, *l'éthique* ne suppose aucun libre arbitre, aucun choix, aucun mérite, aucune condamnation. Pour dire qu'elle n'est jamais prise entre un bien et un mal. Vu, son importance alors, tout appareil conceptuel de l'Éthique est destiné à fonder valablement cette éthique qui est véritablement une sagesse de la vie. Ce qui signifie que l'ontologie et l'épistémologie ont pour but ultime l'élaboration d'une nouvelle « morale »¹, et parlant des choses que l'on peut déduire de la nature de Dieu, Spinoza précise « je ne

¹ Pour parler d'une morale différente de la morale traditionnelle.

traiterai que de celles qui peuvent nous conduire comme par la main à la connaissance de l'esprit humain et de sa béatitude suprême¹ ».

Cette assertion contenue dans la préface à la deuxième partie de l'éthique montre que la finalité de la doctrine spinoziste est la construction d'une *éthique*. Et que cette dernière soit la recherche des principes permettant d'orienter la vie et l'action et qu'en fin ces principes doivent, t conduire nécessairement à la joie extrême. Spinoza cherche également les fondements de la vertu dans l'analyse de la réalité humaine en dehors de l'injonction divine ou de la conscience morale. Bien entendu, l'éthique n'est pas la fuite hors du temps, ni la négation du corps, c'est-à-dire la maîtrise des passions. Mais c'est plutôt par la connaissance de la nature (monisme ontologique et de l'homme (l'anthropologie moniste) que l'homme arrive à transformer le désir passif (passion) en désir actif (action) passant de la dépendance à l'autonomie. Et partant de cela Robert Misrahi précise que « Le spinozisme est le contraire d'un ascétisme. Libéré des valeurs transcendantes et objectives, libéré de la peur de la mort et de l'angoisse métaphysique [...] l'homme devient effectivement ce qu'il désire être, et déployant son pouvoir son pouvoir, il accède à la joie². »

Et si l'on sait que Spinoza définit la joie comme le sentiment d'un accroissement de la puissance d'exister et d'agir, Chez un être dont l'essence est de poursuivre l'existence. On peut conclure alors que le « Désir d'exister [...] est mouvement vers la vie et vers la joie³ ».

Ce qui veut dire, en définitive que l'éthique spinoziste est bien un *eudémonisme* c'est à dire une philosophie du bonheur. Car *éthique* et recherche du bonheur sont

¹ Spinoza, *Éthique* II, Préface.

² R. Misrahi *Encyclopedia universalis* Ibid, p .1466

³ Robert Misrahi *Spinoza et le spinozisme*, Ibid, P 45

identiques chez Spinoza .On peut alors, reconnaître le caractère libérateur de la « morale » spinoziste qui prône une vie sereine qui répond aux exigences de notre nature (l'homme est désir) et également de la rationalité philosophique. Disons alors que le « négateur de la morale » propose une éthique qui prend en charge la nature humaine dans toute sa nudité et définit les typologies des modalités de l'existence éclairées par la connaissance.

La morale n'est plus de l'ordre du devoir ou de l'obéissance, mais elle doit pousser l'homme à suivre le désir à sa réalisation la plus parfaite ; c'est à dire la béatitude suprême : la liberté.

Le spinozisme est donc bien une *éthique* comme la confirme bien le titre de l'ouvrage principal de Spinoza (l'Éthique). Et Misrahi précise que sa philosophie n'est pas une épistémologie ni une théologie .Il reste à signaler que *l'éthique* en plus d'une philosophie de la joie, de la béatitude est aussi une doctrine de la liberté .Car pour Spinoza, joie et liberté sont identiques.

❖ **Le salut philosophique**

Si nous retenons tous, le fait que salut occupe une place primordiale dans la doctrine spinoziste, il nous sera facile de repérer une contradiction dans cette philosophie. Plus précisément, nous pouvons nous demander comment un système qui réfute tant la religion peut avoir pour finalité le salut. Mais il importe, à ce niveau de signaler que le salut chez Spinoza n'a pas une connotation religieuse ou transcendante comme c'est le cas dans la révélation. Le salut à la fois naturel et rationnel, consiste dans le progrès de la connaissance de l'esprit.

Contrairement à la religion et à Descartes, Spinoza montre que l'homme n'a pas besoin de quelques assistantes du ciel pour pouvoir accéder au salut. Ce salut suppose un itinéraire, un devenir. Et Jean Lacroix dans Spinoza et le problème du salut nous dira que

« le salut n'est pas tout à fait, ou virtuellement donné, il suppose un devenir, une conversion »¹. C'est cette idée du salut comme un devenir de la conscience que l'on retrouve chez Hegel (phénoménologie) et que l'Ethique se propose de décrire le trajet.

Par ailleurs, dans la critique de l'activité religieuse, Spinoza montre que l'homme libre doit se départir de l'angoisse métaphysique, de la crainte de la mort. Et pourtant cette posture négatrice à l'égard de la religion n'empêche pas l'attitude de Spinoza d'être profondément religieux car selon Novalus « il était ivre de Dieu »².

Sa philosophie est alors une doctrine de l'être de la connaissance du troisième genre et de la prise de conscience de l'union de l'âme humaine avec la nature de Dieu. Il ramène toute sa philosophie à la nécessité de la nature divine. La remarque que Paul Vernière a fait dans son ouvrage consacré à l'étude du spinozisme révèle : « le dessein du tractatus avait été de purifier la religion plutôt que de la détruire³ ». Donc Spinoza malgré son nom d'athée a épuré l'essence divine de tous les préjugés qui déforment et dénaturent la nature de Dieu. Et pour cela, il situe la véritable religion dans la connaissance qui produit l'amour intellectuel de Dieu. Donc Spinoza méritait bien son nom « d'athée vertueux » et ce qualificatif lui va mieux que les autres.

Il importe également de signaler que dans le tractatus "l'athée vertueux" n'opposait pas la religion à la philosophie, mais les séparait. Le philosophe cherchait le salut par une ascèse intellectuelle (itinéraire), le fidèle par l'obéissance et la pitié. Il précise cependant que "la foi est productrice de salut non par elle-même, mais eu égard seulement à l'obéissance⁴".

¹ J Lacroix, Ibid P.58

² Cité par Jean LACROIX dans Spinoza et le problème du salut, Ibid, p.9

³ Paul Vernière, Ibid p.257

⁴ Spinoza, TTP Ibid, p241

Ainsi, il distingue le salut proprement philosophique qui s'acquiert avec *la connaissance du troisième degré* et le salut religieux destiné à ceux qui ne peuvent accéder au premier (les ignorants). En fait, le salut proprement philosophique offre ce caractère unique dans l'histoire de la pensée humaine de vouloir atteindre le but que se proposent les prophéties (grâce, béatitude...) en dehors de toute religion traditionnelle grâce à des moyens purement rationnels. C'est un salut purement rationnel qui ne peut être obtenu que par l'intelligence, non la soumission.

En effet, contrairement aux religions révélées, "l'athée vertueux" selon Robert Misrahi propose « le savoir absolu qui égale l'homme à Dieu et la religion absolue qui unit l'homme à Dieu dans l'amour intellectuel. La rationalité philosophique évacue toute religion dite positive ou révélée. Elle rejette tout surnaturel au profit d'un naturalisme intégral et comble la religiosité par une mystique sans mystère fondée sur la double transparence de l'homme pour lui même et de l'homme pour Dieu¹ ».

Dire alors que le salut est une quête de la joie, et qu'être sauvé c'est connaître les choses et soi même comme produite par la cause unique (Dieu); c'est affirmer en même temps que le salut spinoziste, contrairement au salut religieux est au service exclusif de l'existence de la vie quotidienne. Car pour "l'athée vertueux", la vie post mortelle, la mort (comme anéantissement de l'être) ne sont rien d'autre que des fictions de notre imagination. Pour montrer la positivité et l'optimisme de son système, il se demande « en quoi vaut-il mieux apaiser la faim et la soif que chasser la mélancolie? Telle est mon principe et telle est ma conviction. Aucune divinité, nul autre qu'un envieux ne se réjouit de mon impuissance et de ma peine, et nul autre ne tient pour vertu nos larmes, nos sanglots, notre

¹ R.MISRAHI, Spinoza et le spinozisme, Ibid p. 16.

peur [...] bien au contraire plus grande est la joie dont nous sommes affectés, plus grande est la perfection à laquelle nous passons¹ ».

Et reprenant la réflexion de Jean Servier sur le sens des utopies dans son ouvrage l'Utopie il nous sera permis alors d'affirmer que le spinozisme comme la plupart des utopies (celle de Moore) s'est voulu religion de l'homme épargnant à ce dernier les angoisses de sa méditation sur le sens de son existence terrestre. Cette posture du spinozisme exprime le principe de la tolérance religieuse dans lequel la religion devient un acte libre et laissé à l'appréciation de chacun comme c'est le cas dans les cités utopiques.

Nous pouvons alors, dire que la pensée religieuse de Spinoza a influencé à bien des égards la littérature utopique. Car selon Jean Server après la réduction du libre arbitre et de l'angoisse métaphysique les utopistes tels que Thomas Moore, Fourier, Gabet ... prônent la tolérance religieuse. Et pour lui également c'est ce principe même de la tolérance religieuse qui « prépare la déclaration des droits de l'homme née de la révolution française² ».

En définitive, nous pouvons constater que le salut philosophique n'est toujours qu'une autre appellation de la liberté. Et le but de l'Éthique c'est également la description de l'homme libre c'est-à-dire de l'homme qui accède au salut. Avec la connaissance du troisième genre, nous accédons à la sagesse suprême, au salut philosophique qui délivre l'homme de l'esclavage et prépare sa survie. Et avec cette connaissance intuitive, l'homme prend conscience de son lien avec un être éternel, infini et parfait. Raison pour laquelle Jean Lacroix précise que « ce qui nous rend éternels, c'est la présence de Dieu en nous ; ce qui nous sauve c'est l'amour que nous avons pour Dieu, amour reçu de Dieu³ ».

¹ Spinoza, Eth, IV prop 45, scolie.

² J Servier, L'Utopie, coll. Que sait je, Ed. PUF, p 36

³ J Lacroix, Spinoza et le problème du salut, Ed PUF, p.93

❖ La démocratie

Malgré son mépris et sa méfiance à l'égard des régimes politiques, Spinoza donne une place importante à la réflexion sur la construction d'un régime étatique. Bien que la politique ne soit pas, en dépit de sa récurrence la finalité de sa doctrine, elle est nécessaire et même incontournable pour la réalisation du salut.

Héritier de HOBBS, SPINOZA renouvelle la tradition contractualiste et montre que l'état de nature est un état de guerre où règne la violence généralisée. Et il nous explique dans le traité politique que le droit de l'individu est assimilable à sa puissance et à sa force. Du moment que le droit naturel est assimilable à la force et à la puissance ; les relations interhumaines vont se régler sous le signe du conflit.

Face à cette situation d'instabilité, les hommes ne pouvant pas conserve leur vie, ni cultiver leur âme, vivent dans la servitude, car la réalisation de la liberté (salut) serait impossible.

Ainsi, pouvons nous comprendre la nécessité de fonder un ordre social, issu d'un contrat librement consenti entre les hommes. Ceci ; pour régler un problème vital : celui de l'ordre et de la sécurité nécessaire à l'établissement de toute vie en communauté. L'Etat est alors une médiation nécessaire car seule une vie socialement harmonieuse rend possible le cheminement individuel par lequel l'esprit passe de la servitude à la liberté, de la morale de la crainte à l'éthique de la joie.

Et comme en écho bien des siècles après Spinoza, la philosophe Annah Arendt soutient « que sans une vie politiquement garantie, il manque à la liberté l'espace mondain ou faire son apparition¹ ».

¹ H. Arendt « Qu'est ce que la liberté ?, Lacrise de la culture Trad. P. Lévy. Ed Gallimard, coll. Idées 1972 p.189

Cependant, contrairement à HOBBS défenseur de l'absolutisme, « l'athée vertueux » estime que la démocratie est le régime politique qui réalise le plus parfaitement possible le but de l'Etat, condition de la liberté. Bien que l'on retrouve la démocratie dans sa formation la plus achevée dans la théorie rousseauiste, il nous semble évident de chercher la matrice génitrice dans la pensée de Spinoza.

Après la critique acerbe que le premier théoricien de la démocratie adresse aux régimes monarchiques et despotiques, il décrit les clauses de l'institution de l'Etat démocratique. Ces clauses peuvent se résumer en une seule : la conservation de la liberté humaine.

Donc, seul un Etat démocratique permet la réalisation du salut philosophique et prépare la maturité de l'âme. Car dans une situation de conflit et de violence, les hommes sont plus préoccupés par leur conversation que par leur culture intellectuelle. Et la société esclavagiste de la Grèce antique nous en donne une illustration (seuls les maîtres s'adonnent à la philosophie). Et pour appuyer cela, Jean Lacroix interprétant le spinozisme, avance « sans l'Etat, la liberté c'est-à-dire la capacité pour chacun de vivre selon la raison n'est pas possible »¹

En outre, contrairement à la sagesse du surhomme de Nietzsche, Spinoza n'incite pas le sage à vivre dangereusement et dans le détachement absolu. Le sage ne dédaigne pas la prudence qui évite les périls, ainsi il arrive à la paix intérieure, condition de la réalisation du salut. Pour montrer l'impact de la réflexion politique dans sa doctrine, Spinoza précise que l'homme qui est conduit par la raison est plus libre dans l'Etat où il vit selon le décret commun que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui seul.

¹J Lacroix, Ibid, p 61

Mais convient-il de souligner que la réflexion philosophique ne se limite pas seulement sur l'établissement d'un Etat coercitif. Il appartiendra à la philosophie d'aller plus loin après avoir établi la sécurité pour travailler à la libération véritable et à l'instauration du salut.

CHAPITRE III : LA PORTEE DU SPINOZISME

Nous pouvons, sans contradiction parler de « dichotomie spinoziste » ; car le spinozisme marque une rupture totale avec les systèmes antérieurs .Plus exactement, Spinoza s'est départi de « la philosophie de la conscience », de la morale chrétienne ou Stoïcienne, de la religion positive ou révélée, pour annoncer une nouvelle perspective qui prend en compte la liberté humaine.

Doctrin révolutionnaire, le spinozisme redonne à la philosophie un nouvel élan (la libération) aux penseurs modernes, un nouveau départ.

En effet, la pensée du « juif de la Haye » constitue une révolution dans l'histoire de la pensée philosophique. Il inaugure une doctrine inédite dont les fondements et la méthode sont totalement neufs. Ainsi, après avoir discrédité l'anthropocentrisme intellectuel, Spinoza commence par donner une nouvelle tâche à la philosophie. Certes, cette dernière restera pour toujours une quête de la sagesse ; mais par sagesse, il entend la libération véritable, l'accession à la béatitude suprême et au bonheur. Et Robert Misrahi sur son exposé dans l'encyclopédie des philosophes ; n'avait pas tort de signifier que c'est uniquement un désir de liberté qui commande toute la plume de Spinoza.

Partant, de cette nouvelle tâche de la philosophie « le philosophe athée » renverse tous les courants tragiques et pessimistes. Ainsi, il annonce une anthropologie qui s'oppose au dualisme et qui s'ouvre sur une nouvelle vision de la réalité humaine. Sur le plan moral, il inaugure une nouvelle *éthique* qui va miner les fondements de la morale traditionnelle. Avec l'écriture du tractatus, Spinoza opère une révolution sur le plan de la religion et propose le salut par la voie de la philosophie. En ce qui concerne la vie politique, il jette pour la première fois les bases de la démocratie qui est le régime politique par excellence qui laisse le champ libre à la liberté humaine.

Système de la totalité, la doctrine Spinoziste l'est dans la mesure où elle sert à tout et qu'elle constitue un immense monument qui sera bénéfique à la postérité. En fait, Bergson et Hegel partageant la même vision concernant le spinozisme, pensent qu'il constitue la condition première de toute pensée tournée vers la modernité.

Cependant, Bergson n'hésite pas à dire que « chaque philosophe a deux philosophies, la sienne et celle de Spinoza »¹

Cela signifie que pour Bergson aucune philosophie ne peut réclamer une certaine authenticité sans pour autant auparavant adhérer aux idées du spinozisme. Il faudrait tout d'abord commencer par épouser les idées révolutionnaires de la philosophie de Spinoza, qui seules provoquent cette prise de conscience qui ouvre sur la pensée moderne. On retrouve cette même remarque chez Hegel pour qui, malgré ses critiques, le spinozisme est une médiation nécessaire pour accéder à la libération. Raison pour laquelle il n'hésite pas à dire dans ses Leçons sur l'histoire de la philosophie : « quand on commence à philosopher, on doit tout d'abord être spinoziste. L'âme doit se baigner dans cette éther, d'une substance unique dans laquelle tout ce qu'on a cru vraie a disparu [...] c'est la libération de l'esprit »².

Nous pouvons alors avancer que la philosophie du « juif d'Amsterdam » marque la fin d'une époque ; c'est à dire celle de la « philosophie de la conscience » et du règne de l'illusion et ouvre sur une nouvelle ère où la philosophie sera affranchie des avatars de la conscience fictive.

Cependant, doctrine de la prise de conscience le spinozisme l'est pour au moins pour deux raisons d'après notre démarche. Premièrement la prise de conscience constitue

¹ Cité par J. LACROIX, Spinoza et le problème du salut, Ibid, p. 7

² Ibid, p.112

le point de départ du spinozisme ainsi que l'élément moteur qui préside à l'élaboration de ce système. Deuxièmement c'est parce qu'avec le contact de la philosophie du « juif de Voorburg » que la postérité philosophique avait ressentie une sorte de réveil intellectuel qui annoncera les grands courants révolutionnaires. De ce fait Paul Vernière mesurant l'emprise du spinozisme, pense que ce dernier « provoque cette prise de conscience à laquelle à son contact l'esprit du siècle est convié »¹

Le spinozisme ressemble à la terre féconde et fertile prête à recevoir toute la naissance des systèmes révolutionnaires et libérateurs. Et nous pouvons mieux cerner l'intérêt de cette philosophie chez Hegel pour qui « Spinoza est un point crucial dans la philosophie moderne. L'alternative : est spinozisme ou pas de philosophie² ».

Partant de ce témoignage de l'auteur de La phénoménologie de l'esprit on peut prêter à Spinoza le nom de père de la philosophie moderne. Nous pouvons justifier ce que nous avançons en partant de son influence directe sur les philosophes modernes. Et il n'est pas difficile de retrouver l'action effective du spinozisme sur la doctrine de bons nombres de penseurs. Même si la plus part n'avoue pas leur filiation avec le « juif athée ».

Donc, en nous référant sur les investigations de Paul Vernière et de Robert Misrahi nous essayerons de préciser la richesse et la fécondité de la philosophie spinoziste à travers son utilisation silencieuse. Tout semble montrer désormais que la raison ainsi que toute pensée libératrice tournée vers le modernisme, conduit forcément au spinozisme. La philosophie du « juif d'Amsterdam » constitue la source d'inspiration de toute pensée libératrice ; la substance primordiale de toute doctrine révolutionnaire et tournée sur la modernité. Comment une telle pensée ne manquera pas d'être une source intarissable où

¹ P ; VERNIERE, Ibid p. 413

² Cité par J. LACROIX, Spinoza et le problème du salut, Ibid p .172

viendront s'abreuver tous les systèmes postérieurs, qu'ils s'agissent de la philosophie des *Lumières*, de la *philosophie du soupçon*, de la théorie moderne du droit ...

-certes le « juif de la Haye » n'avait pas bénéficié d'une bonne réputation à l'égard de ses contemporains directs mais ces derniers n'ont pas hésité à s'inspirer du spinozisme. Misrahi nous dit que Malebranche jetait sur lui (Spinoza) l'anathème, tandis que Leibniz lui souhaitait la prison. Et pourtant il semble net, la parenté entre le dieu leibnizien et la substance spinoziste. Le spinozisme lui (Leibniz) servait même d'alibi et d'argument pour critiquer Descartes. En ce qui concerne Malebranche, Dortous de Mairan son disciple, pense que « l'« Etendue » intelligible malebranchiste n'est compréhensible que par la substance spinoziste »¹

Ainsi le spinozisme servait d'ailleurs à tout, et si nous poursuivons cette idée de Misrahi nous verrons que la pensée des *Lumières* aussi paradoxal que ça puisse être, est tout entier construit à partir de la philosophie de Spinoza. Les théoriciens des *Lumières*, par un souci de transparence et de justice reprennent l'aspect dénonciateur et purificateur du spinozisme. Ils critiquent la superstition, le fanatisme, l'intolérance des religions révélées. De ce fait, ils fondent un optimisme naturaliste² et une confiance dans le progrès d'une humanité libérée du poids du péché et de l'obscurantisme de la tradition. En outre cette influence sera retrouvée dans la personne de Diderot pour qui Spinoza constitue un allié dans sa lutte contre la religion. Et en parlant de son ouvrage Les lettres sur les aveugles, on peut voir clairement la place du spinozisme dans la pensée de Diderot. Malgré ses hésitations, il proclame dans l'Encyclopédie qu'à partir : du XVIII^e siècle se crée un néo-spinozisme³.

¹ R. MISRAHI dans Encyclopédia universalis, Ibid, p. 1471

² C'est une reprise de l'optimisme Spinoziste qui ouvre sur une doctrine de la joie et de l'éternité

³ Commentaire de R. MISRAHI dans Encyclopédia universalis, Ibid p 1473

Pour Voltaire (penseur des Lumières) également, en dépit de sa réticence à l'égard de la philosophie du « juif athée », nous pouvons retrouver les traces du spinozisme dans l'élaboration de sa religion naturelle. Et en ce qui concerne Emmanuel Kant qui est l'un des penseurs de ce siècle des *Lumières*, il se sert de l'aspect critique de la philosophie spinoziste pour ouvrir la tradition critique ¹ qui va de lui à l'école de Francfort. En d'autres termes nous sommes autorisés à dire que le *criticisme* n'est rien d'autre qu'une radicalisation de la critique spinoziste de la conscience.

- Et en parlant de son aspect destructeur, nul ne pourra contester l'influence du spinozisme dans *la philosophie du soupçon*. Avec Marx, Nietzsche et Freud, la philosophie entreprend de dénoncer les illusions de la conscience, de jeter le soupçon sur l'origine de nos représentations et de nos valeurs. L'invention de la psychanalyse généralise ce soupçon (inauguré par Spinoza) en faisant de l'inconscient une arme capitale pour la lutte contre l'anthropocentrisme humaniste et intellectuel.
- La philosophie de « l'athée vertueux » tend haïe et méprisée, constitue selon Misrahi l'une des plus grandes doctrines parce qu'« elle a marqué profondément la *Nature philosophie* chez Schelling, la philosophie du *vouloir-vivre* chez Schopenhauer, l'idéalisme panthéiste de Schelling à Hegel et même la nouvelle éthique de Nietzsche ».²
- Spinoza a joué un rôle capital dans l'essor du matérialisme ; c'est grâce à l'interprétation de l'Éthique que Holbach accède à son matérialisme radical et pour Paul Vernière même le matérialisme vitaliste de Diderot est lui aussi directement inspiré du spinozisme. En somme, pour Déborine « l'histoire du matérialisme après Spinoza n'est qu'une évolution ultérieure du spinozisme »³

¹ Il s'agit de tous les systèmes dénonciateurs et critiques dans l'histoire de la philosophie.

² R. MISRAHI, *Encyclopédia universalis* Ibid p.1469

³ Déborine, « Spinoza précurseur » in *revue marxiste* n° 29 p 117

- Cette influence se poursuit dans la pensée politique moderne, le spinozisme a vivement participé à l'élaboration de la théorie moderne du droit. Il avait, à certain égard orienté Montesquieu avant Rousseau. En ce qui concerne Rousseau on peut retrouver « dans son œuvre politique tout comme dans ses professions de foi religieuse nous retrouvons vivante la pensée de Spinoza »¹

- Sans nul doute nous pouvons retrouver les principes directeurs du spinozisme dans l'existentialisme athée (Sartre, Camus...). Ces derniers comme Spinoza, prennent en charge la facticité de l'existence et rejettent les idéaux de la vie qui offusquent la liberté humaine.

Sur le plan scientifique Spinoza a joué un rôle considérable et non négligeable. Par son souci de laïciser les phénomènes de la nature et de proposer une explication rationnelle, il propose le déterminisme qui explique la réalité par le principe de la causalité.

Mais il convient de signaler qu'en dépit de cette richesse et de cette fécondité enivrante ; la doctrine du « juif d'Amsterdam » comporte des limites. Ces lacunes peuvent se résumer en deux choses.

Premièrement, avec le progrès de la recherche scientifique et les révolutions scientifiques, le déterminisme spinoziste devient caduc et dépassé. Car la physique quantique a bien stipulé l'existence de réalités qui échappent à la loi du déterminisme.

Deuxièmement, la survie du spinozisme est menacé avec la pensée actuelle. De nos jours avec l'avènement de la perspective historiciste du monde, nous pouvons alors estimer que la doctrine spinoziste n'a plus sa raison d'être. Les systèmes de l'histoire étant averti qu'il existe ni être en soi ni totalité mais seulement la contingence singulière de l'individu ou la nécessité de l'histoire ; se situent aux antipodes du spinozisme.

¹ P. VERNIERE, Spinoza et la pensée française avant la révolution, Ibid p. 481

Mais, face à l'influence de l'ontologie spinoziste sur l'hégélianisme, nous serons amené à reconnaître que la philosophie de l'histoire doit beaucoup à la pensée de Spinoza. Adoptant la perspective d'une vision historique du monde, Hegel reprend le monisme spinoziste et développe ceci : « De la Nature à l'Esprit et à la Substance, c'est une seule réalité qui se déploie et se constitue à travers l'histoire pour retrouver à la fin dans le Concept et l'Etat, la Substance qui étaient déjà là au commencement¹ ».

A ces propos Misrahi n'hésite pas à tirer la conclusion suivante : « Devant cette histoire de l'Absolu, on a pu dire que la doctrine de Hegel était le spinozisme auquel on aurait ajouté le temps² ».

Malgré les limites du spinozisme, force est de noter que son rôle a été décisif dans l'histoire de la philosophie car « l'alternative est spinoziste ou pas de philosophie³ »

Ainsi par la perspective de la prise de conscience, la doctrine du « juif de la Haye » constitue le levain qui allait éveiller la conscience philosophique moderne.

¹ R. Misrahi Spinoza et le spinozisme Ibid , p.71

² Ibid

³ Op. cit p.80

CONCLUSION

Le thème de ce travail : Spinozisme ou philosophie de la prise de conscience, nous permettra de reprendre le riche parcours du spinozisme à travers l'histoire de l'humanité.

La prise de conscience dans la philosophie du « l'athée vertueux s'effectue à trois niveaux. »

Premièrement, l'avènement de cette doctrine marque une rupture définitive avec les systèmes précédents. C'est ce qui nous autorise à parler de « dichotomie spinoziste ». Spinoza pour la première fois avant Kant discrédite le pouvoir que la raison s'est arrogée dans « la philosophie de la conscience » et montre qu'elle est productrice d'illusion.

Deuxièmement, « le juif de Voorburg » se détourne de l'anthropocentrisme intellectuel qui était en vigueur dans la « philosophie de la conscience » pour inaugurer une méthode totalement neuve, lucide et transparente. Donc par la réforme de l'entendement, il effectue une conversion de l'esprit.

Troisièmement, Spinoza insiste sur le fait que la critique est provisoire et transitoire, qu'elle ne conduit pas au scepticisme sur le plan intellectuel, ni au pessimisme sur le plan existentiel. L'aspect négateur de la doctrine du « juif d'Amsterdam » n'est rien d'autre que l'envers d'une philosophie affirmative et optimiste. Le véritable spinozisme est une philosophie purificatrice et libératrice tournée vers la réalité concrète de l'existence humaine.

C'est ce qui fait dire à Jean Lacroix que le spinozisme n'est pas une philosophie de la liberté [...] mais une philosophie de la libération¹, et cette libération qui est le but

¹ J. Lacroix. Op. cit, p.72

ultime du spinozisme suppose un changement de méthode et de vie. Il suffit d'un dépassement de la conscience illusoire avec toutes ses implications pour pouvoir accéder à la vérité qui libère.

La prise de conscience est donc, un acte indispensable pour accéder à la véritable liberté. C'est par la prise en charge de ce problème que Spinoza inaugure le rationalisme révolutionnaire à l'opposé de l'idéalisme et de l'intellectualisme. C'est encore elle qui prépare l'élaboration du salut philosophique contrairement au salut religieux. Sans parler du fait qu'elle remplace la morale traditionnelle et stoïcienne avec une éthique de la vie et du bonheur. En ce qui concerne le régime étatique, Spinoza confesse ouvertement sa préférence pour un état démocratique, et jette le discrédit sur la monarchie et le despotisme.

Philosophie de la prise de conscience, le spinozisme l'est dans la mesure où il est rangé selon Paul Ricœur dans la philosophie du soupçon et qu'avec lui la philosophie n'est plus « la lutte contre l'erreur, mais contre l'illusion ». Le philosophe va prendre la posture d'un médecin pour démasquer tous les discours de la conscience. Nous pouvons constater l'ampleur de la critique spinoziste dans la critique marxiste de l'idéologie, dans la dépréciation des valeurs morales chez Nietzsche et dans l'invention de la théorie de l'inconscient chez Freud.

Philosophie de la prise de conscience car le spinozisme, constitue le point de départ des systèmes modernes ou disons plutôt qu'après lui la philosophie ne sera plus qu'un acte de prise de conscience, c'est-à-dire un néo-spinozisme ou un instrument de libération.

Le thème de ce travail nous a mené à apprécier les différentes postures que le spinozisme a adopté à travers l'histoire de la philosophie. Car selon Paul Verniere « Spinoza donne à penser, invite l'humeur, émet des idées dont la discussion est féconde et

la fermentation enivrante [...] tous viendront s'y abreuver avec dégoût, mais souvent avec délices¹ ».

C'est ainsi que « le philosophe athée » opère une révolution épistémologie et inaugure, une nouvelle épistémologie, une nouvelle anthropologie et une nouvelle ontologie. Pensée révolutionnaire le spinozisme met au grand jour son divorce avec les systèmes antérieurs et annonce une ère moderne.

Si la philosophie est avant tout une réflexion critique, il sera facile de comprendre le rôle décisif et prépondérant que la doctrine du « juif de la Haye » a joué dans l'effectuation et la pérennité de la philosophie .Elle a alimenté la tradition critique philosophique sans oublier qu'elle jetait les bases « de la philosophie du soupçon ».

C'est à partir du naturalisme intégral de Spinoza c'est-à-dire son souci de laïciser la nature entière que le matérialisme dans ces premières formulations, a vu le jour avec Diderot Holbach.

Sans oublier le fait qu'il est le premier théoricien de la démocratie c'est-à-dire la théorie d'un régime étatique libre qui garantie la liberté des citoyens ; du moment que Rousseau est l'un de ses disciples les plus redevables.

Et selon Misrahi, le siècle des *lumières*, aussi paradoxal que cela puisse paraître au premier abord est tout entier bâti sur la spinozisme² ».

On peut également déceler l'influence du spinozisme dans les philosophies de l'existence, dans la littérature utopique par référence au principe de la tolérance religieuse.

C'est à ce niveau que transparaît une difficulté car pour mieux cerner la fécondité d'un système philosophique, il faut nécessairement le suivre a travers son prolongement et

¹ Paul Vernière, Ibid p.68

² Misrahi, Spinoza et le spinozisme Ibid, P.67

son déploiement sur les systèmes contemporains et postérieurs. Mais, dans le cas du spinozisme cela n'est pas facile car son influence et sa filiation ne seront pas reconnues par bons nombres de philosophes. Et, en parlant du XVIIe et du XVIIIe siècle. « Tout s'est passé comme si la plupart des philosophes de ce temps s'étaient rencontrés pour haïr Spinoza en le nommant ou pour l'utiliser sans le nommer¹ ».

C'est avec la complicité de Robert Misrahi et de Paul Vernière que nous sommes arrivés à contourner ce problème et de régler l'un des objectifs de cette réflexion : la réhabilitation du spinozisme. Malgré la fécondité et l'action effective de cette doctrine sur la modernité, Spinoza ne bénéficiera que « d'une auréole sinistre ». Ainsi Robert Misrahi analyse ce problème dans la logique de la réflexion philosophique ; car pour lui « les disciples les plus redevables sont souvent les plus ingrats . C'est que l'histoire des idées, qu'elles que soient les influences est une perpétuelle création que celle-ci soit maléfique ou bénéfique »

Toujours pour élucider les raisons de la mauvaise réputation de Spinoza, nous pouvons nous tourner du côté de Pascal pour qui « Dire la vérité est utile à celui a qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent parce qu'ils se font haïr² »

Mais il convient de reconnaître paradoxalement que cette sorte de mauvais destin qui plane autour de Spinoza favorise l'attrait et l'emprise du spinozisme. Car « Spinoza cessant d'être un démon ou un prophète mystérieux, risque d'entrer au panthéon des dieux morts³ ».

De nos jours, face à la pensée actuelle, nous pouvons bien constater que « l'athée vertueux » repose désormais au « panthéon des dieux morts ». Car avec l'avènement de la

¹ Encyclopedia Universalis, Ibid 1469

² Pascal, Pensées (100-97), Ibid, p 81

³ P. Verniere, P. Verniere, Spinoza et la pensée française avant la révolution, Ibid, 701

pensée historiciste et le dépassement du déterminisme sur le plan scientifique, le spinozisme deviennent un système caduc, une fable ou une rêverie poétique.

Cependant avant de jeter le discrédit sur la doctrine de Spinoza, il convient d'abord de suivre la logique du « juif athée » et de situer la doctrine dans son contexte social et historique d'origine. Et par là, nous pouvons comprendre que la philosophie du « juif de Voorburg » n'est ni une épistémologie, ni une ontologie, mais une doctrine de la libération. En démontrant le fait que la prise de conscience préside à l'élaboration de toute entreprise de libération ; Spinoza précise que l'ontologie et l'épistémologie ne sont que des moyens pour effectuer le parcours de l'itinéraire qui part de la prise de conscience pour accéder à la liberté véritable. Nous pouvons alors affirmer avec le « juif athée » lui-même que la réflexion spéculative n'est qu'un moment ou un moyen et que la finalité ultime de la philosophie réside dans sa fonction libératrice. Spinoza a alors fixé les modalités de la renaissance de la philosophie, car après lui, elle reste un ferment libérateur et révolutionnaire, une sagesse de la vie, un salut de l'existence terrestre. Donc si « Socrate est une incarnation de la philosophie éternelle, ou plutôt de la naissance éternelle de la philosophie. Il semble bien que Spinoza, au-delà de tout paradoxe soit l'incarnation de la philosophie moderne dans son plus authentique commencement.¹ »

A ces propos nous pouvons retenir qu'après Spinoza toute entreprise philosophique peut se résumer : à la prise de conscience de l'aliénation individuelle, la critique des causes de l'aliénation et la désaliénation ou libération de l'homme

Est-ce, à dire qu'un système qui ne prend pas en charge dans ses préoccupations la liberté humaine est condamné à la sclérose ?

¹ P Verniere Spinoza et la pensée française avant la révolution Ibid, p 1476.

BIBLIOGRAPHIE

L'auteur : Baruch de Spinoza

- **L'Ethique** (1661- 1675)

Trad. C. Apunh, Ed. Garnier Flammarion 1963

- **Traite théologico- politique** (1970)

Trad. C. Apunh, Ed. GF (1963)

- **Traité de la réforme de l'entendement** (1965-1970)

Trad. A Koyr2. Ed. GF (1963)

- **Le traité politique** (1975- 1977) suivi des correspondances

Trad. C. Apunh, Ed. GF 1963

Ouvrages sur l'auteur

- Bréhier (Emile) **Histoire de la philosophie**, Tome II Ed. PUF, Paris 1970
- Deleuze (Gilles) **Spinoza**, Ed. PUF, Paris 1970
- Friedman (Georges) **Leibniz et Spinoza** Ed, Gallimard, Paris 1962
- Lacroix (Jean) **Spinoza et le problème du salut** Ed.PUF, Paris 1970
- Mirahi (Robert) **Spinoza et le spinozisme** Ed. Masson et Armand Collin, Paris. Février 1998

- Vernière (Paul) **Spinoza et la pensée française avant la révolution**, Ed. PUF, Paris. 1994

Ouvrages généraux

- Descartes (René) **Discours de la Méthode** Ed. Librairie générale française 1973, coll. Livre de Poche.
Méditations métaphysiques (1641) Ed Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade 1970
- Freud (Sigmund) **L'avenir d'une illusion** (1970) trad. M. Bonaparte, Ed. PUF 1996
- Bouhier (Henri) **Essai sur le « Discours de la Méthode », La métaphysique et La morale**. Paris. Vrin 1973
- Hegel **La phénoménologie de l'esprit** Trad. J. Hyppolite. Aubier Montaigne, Paris.
- Hyppolite (Jean) **Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit**, Montaigne, Paris Montaigne, Paris
- Kant (b Emmanuel) **La critique de la raison pure** (1^{ère} édition) Trad. A. Trémésaygues. PUF. 1944
- Marx (Karl) **Idéologie allemande** Editions sociales, Paris.1982

Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, trad. A. Baroquin, Editions sociales. 1978

- Nietzsche (Friedrich)

Gai savoir. Ed. GF

Ainsi parlait Zarathoustra Ed. GF

Crépuscule des idoles 1888 Trad. E. Blondel, Hatier 1985

- Pascal (Blaise)

Pensées Trad. Léon Brunschviger Ed GF, Paris. 1897

- Platon

Charmide Trad. C. Chrétien, Ed Hatier 1987

- Rousseau (J. J)

Le contrat sociale. Ed GF, Paris 2001

- Servier (Jean)

L'utopie, coll. Que sais-je ? Ed. PUF

Articles

- Arendt (Hannah)

« Qu'est ce la liberté ? » **la crise de la culture** Trad. P. Lévy, Ed. Gallimard, coll. Idée 1972

- Déborine

« Spinoza précurseur » **In Revue marxiste** 1989 n° 1

- Freud (Sigmund)

« L'inconscient », **Métapsychologie** 1915

« Une difficulté de psychanalyse » 1917
dans Trad. J. Laplanche et B. Pontalis,
Ed. Gallimard 1978

**L'inquiétante étrangeté et autres
essais**, trad. B. Feron Ed. Gallimard

- Misrahi (Robert)

Encyclopédia Universalis dictionnaire.
Des philosophes. Paris 2002

TABLE DES MATIERES

	<u>N° Pages</u>
<u>INTRODUCTION</u>	1
<u>PREMIERE PARTIE : LA DICHOTOMIE SPINOZISTE</u>	6
CHAPITRE I : « La philosophie de la conscience ».....	7
CHAPITRE II : Le procès de la conscience	13
CHAPITRE III : Le rationalisme révolutionnaire.....	25
<u>DEUXIEME PARTIE : LA CHASSE AUX FANTÔMES DE LA VIE</u>	33
CHAPITRE I : La morale ou le mépris de la nature humaine.....	34
CHAPITRE II : Les délires de frayeurs et d'angoisse.....	46
CHAPITRE III : Esclavage ou patriotisme.....	58
<u>TROISIEME PARTIE : PRISE DE CONSCIENCE, REVOLUTION ET LIBERATION</u>	62
CHAPITRE I : Philosophie optimisme et purificatrice.....	63
CHAPITRE II : Désaliénation et libération par le salut, l'éthique et la démocratie.....	70
CHAPITRE III : La portée du spinozisme.....	80
CONCLUSION.....	87
BIBLIOGRAPHIE.....	92
TABLE DES MATIERE.....	96

RESUME

L'aspect de la prise de conscience dans le spinozisme nous permettra de montrer le rôle qu'il a joué dans l'histoire de l'humanité. Pour cela, nous allons essayer de retracer les différentes postures que le spinozisme a pu adopter tout au long de son parcours. La prise de conscience se situe à trois niveaux c'est-à-dire la contestation, la révolution et la libération.

Dans la première partie intitulée la dichotomie Spinoziste, nous essayerons de mettre l'accent sur la rupture entre Spinoza et les systèmes précédents. Plus précisément, pour la première fois il discrédite la rationalité qui était en vigueur dans la philosophie de la conscience. En disqualifiant le discours de la conscience, Spinoza avance que toute connaissance produite par cette dernière relève de l'anthropocentrisme intellectuel et de l'illusion. Ainsi il propose une conversion du regard intellectuel qui inaugure une nouvelle épistémologie : le rationalisme révolutionnaire.

Dans la deuxième partie, nous avons montré que le spinozisme étant une philosophie de l'existence humaine prolonge sa critique dans la réalité concrète. Spinoza accuse la conscience illusoire d'être la source des fantômes de la vie qui sont la morale, la religion et la monarchie ou le despotisme. Prenant la posture d'un chasseur de fantôme, traque et dénonce les méfaits de ces derniers.

Dans la troisième partie nous avons insisté sur le fait que la critique chez Spinoza n'a qu'une valeur de transition. L'aspect négateur de ce système n'est rien d'autre que le revers d'une philosophie optimiste, affirmative.

Raison pour laquelle après avoir jeté l'anathème sur la morale, la religion et la monarchie, il propose en échange une éthique du bonheur le salut philosophie et la démocratie. Et par là nous pouvons comprendre la finalité ultime du spinozisme qui est la libération de l'homme. C'est cet aspect de la prise de conscience que la postérité philosophique va hériter même si souvent certains auteurs n'avaient pas leur filiation directe avec Spinoza.

Pensée contestataire, révolutionnaire, et libératrice le spinozisme va donner une nouvelle orientation à la philosophie moderne.